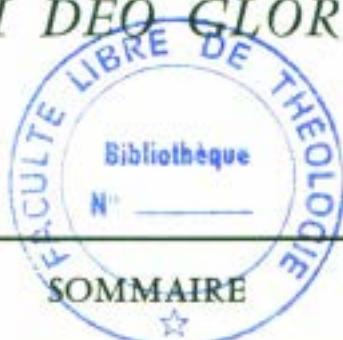


LA REVUE RÉFORMÉE

SOLI DEO GLORIA



SOMMAIRE

Richard STAUFFER, Calvin, Pionnier de l'Unité chrétienne	1
Jean HOFFMANN, Parole humaine ou Parole de Dieu	18
Pierre PETIT, Quelques livres catholiques	32
Congrès international réformé, 31 Juillet - 7 Août 1970, Mittersill, Autriche	50
Bibliographie	52

LA REVUE RÉFORMÉE

REVUE THEOLOGIQUE ET PRATIQUE

à l'usage des fidèles, des conseillers presbytéraux et des pasteurs

publiée par la

SOCIETE CALVINISTE DE FRANCE

Avec la collaboration de pasteurs, docteurs et professeurs
des Eglises réformées françaises et étrangères.

COMITE DE REDACTION

Jean CADIER — Pierre COURTHIAL

Pierre MARCEL — André SCHLEMMER — Richard STAUFFER

Avec la collaboration de Klaus BOCKMÜHL, J. G. H. HOFFMANN,

A.-G. MARTIN, Pierre PETIT, etc...

Directeur : Pierre MARCEL, D. Th.

Président de l'Association Internationale Réformée

Rédaction et commandes : 10, rue de Villars

78 - SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (France)

ABONNEMENTS, ENVOIS DE FONDS ET DONS **se référer page 3 de la couverture**

Franco de port et 15 % de réduction sur toute commande de numéros spéciaux
de « La Revue Réformée ». — Voir pages 3 et 4 de la couverture

Prix de ce numéro : 6 F

Nous serions reconnaissants à nos abonnés de bien vouloir régler sans tarder le
montant de l'abonnement 1970. Ils nous épargneront ainsi temps et argent. Merci.

— Les abonnements partent toujours du premier numéro de chaque
tome (année ordinaire).

— Tout abonnement qui n'est pas résilié au 31 décembre (par lettre
adressée à l'Administration de la Revue) est considéré comme valable
pour l'année suivante.

— Les abonnements doivent être réglés dans les trois premiers mois
de l'année. Les frais de rappel (1 F) sont à la charge des abonnés.

A la mémoire de Jean BOSC

CALVIN, PIONNIER DE L'UNITÉ CHRÉTIENNE ⁽¹⁾

par Richard STAUFFER.

Le titre de cet exposé offre sans doute de quoi choquer. Il peut paraître paradoxal en effet d'affirmer devant un auditoire où les catholiques sont nombreux que l'homme qui, après l'impulsion décisive donnée par LUTHER, a finalement assis la Réforme sur des fondements qui ont résisté jusqu'à ce jour, a été un des pionniers de l'unité chrétienne². Et, pourtant, au-delà de cet apparent paradoxe, il y a une indéniable vérité. C'est elle que nous essayerons de mettre en lumière en examinant, dans une première partie, le souci de la catholicité qui a habité CALVIN ; en montrant, dans une seconde partie, les efforts que CALVIN a déployés pour essayer de regrouper la chrétienté évangélique du XVI^e siècle ; en relevant enfin les éléments constitutifs de la catholicité retenus par CALVIN, et, de manière négative, puisque le XVI^e siècle a été malheureusement un siècle de déchirure pour la chrétienté, les limites de cette catholicité évangélique.

¹ Conférence prononcée à la Faculté catholique de Lille, le 9 mars 1967, sous les auspices de l'Archevêché et du Centre protestant de recherche. Nous lui avons conservé son style parlé, nous bornant à en augmenter le texte de quelques notes indispensables.

² Sur le problème abordé dans cet exposé, cf. Günter GLÖDE, *Calvinus œcumenicus*, in *Johannes Calvin*, Berlin, 1963, p. 9-26 ; Gottfried W. LOCHER, *Calvin Anwalt der Oekumene*, Zollikon, 1960 ; John T. MCNEILL, *Calvin as an Ecumenical Churchman*, in *Church History*, 1963/4, et *Unitive Protestantism : The Ecumenical Spirit and Its Persistent Expression*, 2^e éd. Richmond (Virginie), 1964 ; Willem NIJENHUIS, *Calvinus œcumenicus : Calvin en de eenheid der kerk in het licht van zijn briefwisseling*, La Haye, 1958 ; G. REICHEL, *Calvin als Unionsmann*, Tübingue, 1909 ; et Otto WEBER, *Die Einheit der Kirche bei Calvin*, in *Calvin-Studien* 1959 éd. par Jürgen Moltmann, Neukirchen, 1960, p. 130-143.

I.

On a souvent affirmé que CALVIN devait son souci de l'unité de l'Eglise à l'enseignement qu'il avait reçu de BUCER, le Réformateur de Strasbourg. Tel n'est pourtant pas le cas ! Ce souci est bien antérieur au séjour de CALVIN dans la capitale de l'Alsace. Il apparaît déjà dans la première édition de l'*Institution de la religion chrétienne* (publiée en 1536). Bien plus : il animait déjà le jeune CALVIN ; il l'empêcha même durant un temps d'adhérer à la Réforme vers laquelle il se sentait attiré. Dans sa *Seconde défense contre les calomnies de Westphal*, CALVIN nous livre en effet une étrange confidence : il nous y déclare que les disputes entre LUTHER et ZWINGLI l'ont détourné, durant une certaine période, de l'idéal évangélique. « Commençant un peu à sortir des ténèbres de la paupauté et ayant pris quelque petit goût à la saine doctrine, quand je lisais en LUTHER qu'OECOLAMPADE et ZWINGLI ne laissaient rien ès sacrements que des figures nues et des représentations sans la vérité, je confesse que cela me détourna de leurs livres, en sorte que je m'abstins longtemps d'y lire... »³. Et CALVIN de poursuivre en soulignant que la division des protestants sur le dogme eucharistique lui était en scandale.

Ce souci de l'unité, ce besoin de catholicité, CALVIN le manifeste de la façon la plus nette dans les textes. Quand il aborde, dans l'*Institution de la religion chrétienne* par exemple, l'article du *Credo* relatif à la « sainte Eglise catholique », il ne voit pas seulement en celle-ci l'Eglise invisible, — comme on le prétendait souvent, il y a quelques décennies encore, — mais l'Eglise visible. Cette Eglise visible est la multitude répandue dans le monde qui fait profession d'adorer Dieu et le Christ, qui a le baptême pour témoignage de sa foi, qui, dans la participation à la sainte cène, affirme son unité dans la vraie doctrine et dans la charité, qui s'accorde à garder la Parole de Dieu et qui défend le ministère que le Christ a instauré pour la prédication de celle-ci⁴. A l'égard de cette Eglise visible, nous avons le devoir d'être en communion. Cette Eglise est la mère de ceux qui ont Dieu pour Père. Son unité tient au fait que le Christ seul en est la tête. A une tête unique correspond un seul corps. L'époux qu'est le Christ n'a qu'une seule épouse, l'Eglise (comme le dira CALVIN, à la suite de saint BERNARD, dans son *Commentaire sur le Psalme 106*).

On pourrait citer de nombreux textes qui montrent à l'évidence que le Réformateur français n'évacue pas la catholicité de la foi évangélique. Nous nous bornerons à une seule citation, tirée du

³ *Recueil des opuscules, c'est-à-dire petits traités de M. Jean Calvin*, Genève, 1566, p. 1503.

⁴ Sur le rôle important et souvent méconnu que le ministère pastoral joue dans la définition calvinienne de l'Eglise, cf. l'ouvrage de Léopold SCHUMMER, *Le ministère pastoral dans l'Institution chrétienne de Calvin à la lumière du troisième sacrement*, Wiesbaden, 1965.

Catéchisme de 1542-1545. A la question du maître : « Qu'est-ce que l'Eglise catholique ? », l'élève y est appelé à répondre : « C'est la compagnie des fidèles, que Dieu a ordonnés et élus à la vie éternelle ». Et au maître qui poursuit : « Est-il nécessaire de croire cet article ? », le catéchumène déclare : « Oui, si nous ne voulons rendre la mort de Jésus-Christ infructueuse et tout ce qui en a été dit, inutile : car le fruit qui en procède, c'est l'Eglise »⁵.

Si l'on nous rétorquait que ces textes se rapportent dans la pensée de CALVIN à l'Eglise invisible que Dieu seul connaît, nous opposerions la suite de la 15^e section du même *Catéchisme*. Au pasteur qui demande : « Que veut dire ce mot de catholique ou universelle ? », l'élève répond : « Il signifie que, comme il n'y a qu'un chef des fidèles (sous-entendez : Jésus-Christ), aussi ils doivent être tous unis en un même corps ; de sorte qu'il n'y a pas plusieurs Eglises, mais une seule qui est répandue sur tout le monde »⁶. Ces mots sont clairs, ils ne laissent aucun doute sur la pensée du Réformateur : la notion d'un pluralisme ecclésiastique lui est totalement étrangère.

De ce que nous venons de relever, il résulte évidemment que CALVIN a horreur du schisme. Il n'hésite pas à dire que ceux qui s'écartent de la « société chrétienne dans laquelle s'exerce le vrai ministère de la Parole de Dieu et des sacrements » sont des « traîtres et des apostats de la chrétienté »⁷. Se révolter contre l'Eglise, c'est s'élever contre Dieu lui-même, c'est commettre le plus atroce des crimes. Voyez là-dessus le premier chapitre du livre IV de l'*Institution* ! Voyez l'*Epître au Roi* dans laquelle CALVIN entend prouver à FRANÇOIS I^{er} que les Réformés ne sont ni des rebelles, ni des novateurs ! Voyez le *De Necessitate Reformatione Ecclesiae* où il déclare à CHARLES QUINT : « Nous ne nous sommes pas séparés de l'Eglise et nous ne nous trouvons pas hors de sa communion »⁸.

Mais alors comment CALVIN situe-t-il la Réforme par rapport à l'Eglise romaine ? Pour répondre à cette question, il faut descendre sur le terrain de la polémique du XVI^e siècle et citer des textes dont les catholiques voudront bien excuser la véhémence. CALVIN estime que l'Eglise romaine, précisément parce qu'elle est romaine, ne peut pas être l'Eglise catholique, l'Eglise universelle fondée par le Christ. Ainsi CALVIN, comme nous l'avons déjà dit, n'évacue pas la notion de catholicité que les protestants commenceront à trouver gênante au XIX^e siècle seulement. Il l'assume pleinement, il la revendique. Pour lui, ce ne sont pas les protestants qui sont schismatiques, mais les « papistes », comme il les nomme. Les protestants en effet ne sauraient être accusés de schisme, pense-t-il,

⁵ Cf. 15^e section, p. 43 de l'édition « Je sers », Paris, 1934.

⁶ Ibid., p. 44.

⁷ Cf. *Institution de la religion chrétienne*, IV/1/10.

⁸ Cf. *Calvini Opera*, vol. VI, col. 519.

parce qu'ils sont fondés sur le roc des apôtres et des prophètes. De manière plus forte encore, CALVIN estime dans le *De Necessitate Reformandae Ecclesiae* que les Romains sont seuls coupables d'avoir déchiré la robe sans couture, d'avoir écartelé le corps du Christ.

Un texte nous paraît résumer de manière remarquable ce que nous venons d'esquisser. Il est tiré de la *Réponse* que CALVIN a rédigée contre le cardinal SADOLET, évêque de Carpentras, un humaniste de valeur qui était partisan d'une réforme disciplinaire et morale, qui avait écrit aux Genevois pour les inviter à rentrer dans le giron de l'Eglise. De manière quelque peu rapide, méconnaissant les mobiles authentiquement religieux qui avaient amené un certain nombre d'hommes à éléver une protestation douloureuse contre l'institution ecclésiastique de leur temps, SADOLET avait accusé CALVIN d'être un fauteur de schisme. A cette accusation, le Réformateur répond en ces termes :

« Au regard de ce qu'ils m'ont objecté que je me suis séparé de l'Eglise, en cela ne m'en sens rien coupable, à moins que ne doive être réputé pour traître celui qui, voyant les soudards épars et écartés, vaguant ça et là et délaissant leurs rangs, élève l'enseigne de capitaine, les rappelle et remet en leur ordre. Car tous les tiens, Seigneur, étaient tellement égarés, que non seulement ils ne pouvaient entendre ce qu'on leur commandait, mais aussi il semblait qu'ils eussent mis en oubli, et leur capitaine, et la bataille, et le serment qu'ils y avaient fait. Et moi, pour les retirer d'une telle erreur, je n'ai point mis au vent une enseigne étrangère, mais ton noble étendard, celui qu'il nous est nécessaire de suivre si nous voulons être enrôlés au nombre de ton peuple »⁹.

Ayant ainsi proclamé la légitimité de sa vocation, — elle repose, selon lui, sur le fait qu'il n'a rien annoncé d'autre que l'Evangile, — CALVIN aborde la question redoutable de la responsabilité du schisme. Faisant allusion à la hiérarchie romaine, il déclare : « Ceux qui devaient retenir les soudards en leur ordre... ont mis les mains sur moi. Et pour ce que constamment je persistais, ils m'ont résisté avec grande violence et on a commencé grièvement à se mutiner, tant que le combat s'est enflammé jusqu'à rompre l'union. Mais de quel côté est la faute et la coulpe, c'est maintenant à toi, Seigneur, de le dire et prononcer. De ma part j'ai toujours montré en paroles et en faits quel désir j'avais à union et concorde... »¹⁰.

Ces paroles doivent être prises pour ce qu'elles veulent être : une confession devant Dieu qui connaît les pensées et les cœurs. Il n'est pas question pour nous de nous servir de ces paroles pour trancher le problème du partage des responsabilités dans le schis-

⁹ *Trois traités*, éditions « Je sers », Paris, 1934, p. 83.

¹⁰ *Ibid.*, p. 83.

me du XVI^e siècle. C'est à Dieu qu'il appartient de juger, et peut-être nous estime-t-il tous coupables ! En revanche, les paroles de CALVIN dans l'*Epître à Sadolet* peuvent nous rappeler le dramatique conflit de conscience qui s'est posé à beaucoup d'hommes au XVI^e siècle, et le sens aigu de la catholicité, le besoin d'unité qui n'a cessé d'habiter les Réformateurs.

II

« J'ai toujours montré en paroles et en faits quel désir j'avais à union et concorde... » Ces mots de CALVIN nous amènent à la seconde partie de cet exposé. Nous y montrerons comment le Réformateur a essayé de réaliser, à défaut d'une union qui aurait rassemblé tous les chrétiens dans une Eglise catholique réformée, une catholicité évangélique, qui, avec les réformés, aurait compris les zwingliens, les luthériens, les anglicans... et tous ceux qui, dans le respect des formes établies, entendaient professer ce que l'on appelait alors le « pur Evangile de Jésus-Christ ».

Parlons d'abord des efforts entrepris par CALVIN du côté des disciples de ZWINGLI, le réformateur de Zürich et de la Suisse alémanique ! Comme chacun sait, ZWINGLI et LUTHER s'étaient opposés au Colloque de Marbourg sur la question de la présence du Christ dans l'eucharistie. D'accord sur tous les points, ils n'avaient pu s'entendre sur cette question-là : alors que LUTHER insistait sur les mots « Ceci est mon corps » et soulignait la présence réelle du Christ dans, avec et sous les espèces du pain et du vin, ZWINGLI mettait l'accent sur les termes : « Faites ceci en mémoire de moi... » et relevait dans la sainte cène son aspect de mémorial.

En face de ces divergences, CALVIN essaya de jouer le rôle de médiateur. Il se chargea d'autant plus volontiers de cette mission que sa conception de l'eucharistie lui paraissait réconcilier les intentions véritables de LUTHER et de ZWINGLI. Avec LUTHER, CALVIN entendait rendre justice à la profondeur religieuse de la sainte cène : il ne pouvait se satisfaire du mémorial zwinglien. Avec ZWINGLI, CALVIN ne pouvait admettre la conception « matérialiste » de la présence corporelle défendue par maints luthériens. Il essaya donc de défendre LUTHER et les luthériens devant les zwingliens, et de se faire l'avocat de ces derniers contre les luthériens extrémistes.

Son irénisme en cette affaire se manifesta dans son *Petit traité de la sainte cène* (de 1541). Ecrit en français, cet opuscule ne fut malheureusement traduit en latin qu'en 1545. De telle sorte que LUTHER ne put en prendre connaissance que peu de temps avant sa mort ! Le Réformateur de Wittenberg ne s'y trompa point. A en croire Christophe PEZEL, l'un de ses confidents, il aurait reconnu alors qu'il aurait pu fort bien confier à CALVIN la défense de ses conceptions ; il aurait admis que si OECOLAMPADE et ZWINGLI s'é-

taient exprimés dans les termes du Réformateur français, jamais il n'y aurait eu de querelle eucharistique parmi les Protestants.

Mais CALVIN ne se borna pas à rédiger le *Petit traité de la sainte cène*. Voyant s'envenimer toujours davantage les rapports entre luthériens et zwingliens, il n'épargna ni son temps ni sa peine pour essayer de réparer la brèche qui s'ouvrait ainsi au flanc du protestantisme. Ne pouvant réunir d'un seul coup ceux qui se séparaient sur la question eucharistique, il conçut d'abord un rapprochement avec les partisans de ZWINGLI. L'idée était intéressante. Le protestantisme continental était alors divisé en trois familles spirituelles, gravitant autour de Wittenberg, de Zurich et de Genève. Rapprocher Genève et Zurich, c'était réduire de trois à deux les mouvements nés de la Réforme. Plus encore, c'était un premier pas vers la constitution d'une catholicité évangélique.

CALVIN entra donc en rapport avec BULLINGER, le successeur de ZWINGLI. Après un long échange de correspondance, après une sérieuse réflexion théologique (elle dura plusieurs années), les deux hommes concluaient en 1549, au nom de leurs Eglises, le fameux *Accord de Zurich*. Important par son contenu, — il dépassait en effet le symbolisme zwinglien pour affirmer que Dieu accomplit vraiment en nous par son Saint-Esprit ce que les sacrements figurent pour nos yeux et pour nos sens, — il fut décisif quant à ses répercussions sur l'histoire du protestantisme. Désormais, comme l'a remarqué Emile DOUMERGUE, les fils de la Réforme furent, sur le continent, groupés en deux familles¹¹.

Mais cela n'aurait dû être qu'un premier pas, pour CALVIN. A sa grande tristesse, cependant, l'*Accord de Zurich*, qui, en raison de la caution des Genevois, aurait dû dédouaner les disciples de ZWINGLI aux yeux des luthériens, ne fut pas compris en Allemagne. On n'y saisit pas qu'il devait préparer une entente plus large, une fraternité plus réelle entre les Protestants. Les disciples de LUTHER se montrèrent plus intransigeants que leur maître. Ils n'épargnèrent pas les critiques à CALVIN. Mais celui-ci demeura persuadé jusqu'à la fin de sa carrière que si LUTHER avait vécu plus longtemps, il aurait acquiescé à l'*Accord de Zurich*. Il écrivait ainsi, en 1554, à MARBACH, pasteur à Strasbourg : « Si cet excellent serviteur de Dieu et fidèle docteur de l'Eglise, Martin LUTHER, était encore vivant, il ne serait pas si sévère et implacable que de refuser son assentiment à cette Confession, à savoir que ce que les sacrements figurent nous est réellement donné, et que, par conséquent, nous participons dans la cène au corps et au sang du Christ. Combien souvent LUTHER a-t-il dit qu'il ne combattait pour rien d'autre que ceci, à savoir que le Seigneur ne se moque pas de nous avec des signes vides »¹².

¹¹ Cf. Jean Calvin : *Les hommes et les choses de son temps*, vol. 5, Lausanne, 1917. p. 368.

¹² *Calvini Opera*, vol. XV, col. 212-213.

Après les efforts déployés par CALVIN du côté des zwingliens, qui, si l'on se borne à considérer ceux-ci, ont été couronnés de succès, les démarches entreprises par les réformés en direction des luthériens méritent, elles aussi, un bref examen. Relevons d'abord que ce n'est pas pour de simples raisons tactiques que CALVIN a recherché l'union avec le protestantisme allemand. Durant son séjour à Strasbourg, le Réformateur français avait eu l'occasion de participer, aux côtés des théologiens luthériens, à ces Colloques de Haguenau, de Worms et de Ratisbonne qui nous apparaissent aujourd'hui comme les grandes occasions du XVI^e siècle où protestants et catholiques auraient pu s'entendre. Au cours de ces rencontres, CALVIN avait lié de solides amitiés parmi les luthériens, nous pensons en particulier à celle de MÉLANCHTHON. Bien plus : pour participer à ces rencontres, pour pouvoir y représenter Strasbourg, il avait dû signer cette charte du luthéranisme qu'est la Confession d'Augshbourg¹³.

Ainsi, des liens étroits rattachaient CALVIN aux luthériens modérés. C'est par eux, par MÉLANCHTHON surtout, qu'il essaya de gagner le protestantisme allemand à la cause de la catholicité évangélique. Mais MÉLANCHTHON n'était pas homme à influencer durablement ses coreligionnaires. Le pas le plus considérable qu'il fit sur la voie d'un rapprochement fut peut-être la modification qu'il apporta en 1540 au 10^e article de la Confession d'Augshbourg, relatif à la sainte cène, dans un sens qui devait faciliter le ralliement des zwingliens.

Tout cela était bien timide. Et tout cela néanmoins fut mis en question après la promulgation de l'Accord de Zurich. De 1549 à 1556, un pasteur de Hambourg, du nom de WESTPHAL, mit au service de sa hargne théologique une plume infatigable : il s'en prit à CALVIN, coupable à ses yeux d'avoir pactisé avec les disciples de ZWINGLI. Et CALVIN, qui, dans la polémique pouvait faire preuve d'une ironie mordante, répondit sur le même ton à l'énergumène qui le malmenait. On était loin de la catholicité évangélique ; et le spectacle de ces protestants qui se battent est, avec quatre siècles de recul, peu édifiant à contempler !

Ce serait une erreur, pourtant, de penser que CALVIN s'accommodait de ces querelles. Au moment même où, emporté par son tempérament de controversiste, il s'est engagé dans un dialogue de sourds, il soupire après l'unité. Bien plus : il met tout en œuvre pour qu'une véritable communion unisse tous les fils de la Réforme. La meilleure preuve de ce que nous avançons, c'est qu'une année après la fin de la controverse avec WESTPHAL, en 1557, CALVIN dépêche en Allemagne deux ambassadeurs. Il les a choisis avec le plus grand soin : c'est Guillaume FAREL, son aîné et son ami, et Théodore DE BÈZE, son associé et son futur successeur à Ge-

¹³ Il faut préciser que CALVIN a adhéré à la version de 1540 de cette Confession (*la Variata*), et non à celle de 1530.

nève. Après avoir visité les cantons suisses, ces deux hommes vont se rendre à Strasbourg et à Heidelberg. Leur mission n'a qu'un seul but : prouver aux luthériens que les réformés voient dans la cène autre chose qu'un symbole, leur montrer qu'ils y reçoivent le corps et le sang du Christ, et leur ayant prouvé cela, leur demander de les considérer comme des frères.

Ainsi, à une époque où les voyages sont malaisés, CALVIN délègue ses représentants auprès des protestants allemands. A peine revenus de leur expédition, BÈZE et FAREL repartent pour Worms, la même année 1557. Et quand FAREL, décidément trop vieux pour se mettre en route devra se confiner dans sa paroisse, BÈZE continuera ces missions de rapprochement (il n'y en aura pas moins de quatre jusqu'en 1559). A chaque fois, il est question de l'unité qui, pour reprendre les termes d'une adresse des princes protestants d'Allemagne au roi de France composée probablement par CALVIN, doit exister entre tous ceux qui gardent « la doctrine de l'Eglise catholique de notre Seigneur Jésus-Christ contenue dans les livres des prophètes et des apôtres, dans les symboles et anciens docteurs »¹⁴.

En face de ces démarches répétées et finalement vaines, on pourrait être tenté de penser que CALVIN poursuivait des chimères, et qu'au fur et à mesure que celles-ci s'évanouissaient, il s'obstinaît dans son rêve. En d'autres termes encore, on pourrait croire que le besoin d'unité de CALVIN, que son désir d'une catholicité évangélique était une vue de l'esprit sans incidence pratique. Il n'en est rien. Nous avons à ce sujet une lettre de 1554, adressée aux Anglais de Wesel, en Allemagne, qui offre toute la clarté désirable. A ces Anglais qui ont dû quitter leur patrie sous le règne de MARIE LA SANGLANTE à cause de leurs convictions évangéliques, et qui, réfugiés en Allemagne, sont tentés de ne pas fréquenter le culte luthérien parce qu'il a conservé l'usage des cierges et de l'hostie, à ces Anglais, donc, CALVIN rappelle qu'il ne faut pas créer de division pour quelques cérémonies qui ne mettent pas en péril l'essence de la foi.

Voici quelques extraits de cette étonnante épître : « Pour autant que vous n'êtes qu'un membre particulier, non seulement vous pouvez licitement, mais aussi devez supporter et souffrir telles infirmités qu'il n'est pas en vous de corriger. Nous n'estimons pas que d'avoir des chandelles allumées en la cène et du pain figuré (=hostie) soient choses indifférentes pour y consentir ni les approuver, mais trop bien pour s'accommoder à l'usage qui en sera déjà reçu, quand nous n'aurons pas l'autorité pour y remédier... Quand nous viendrions en quelque lieu où il y aurait forme diverse, il n'y a celui de nous qui par dépit d'une chandelle ou d'une chasuble se voulut séparer du corps de l'Eglise, et par ce moyen se priver de l'usage de la cène. Il nous faut garder de scan-

¹⁴ *Calvini Opera*, vol. XVII, col. 101.

daliser ceux qui sont encore détenus en telle infirmité, comme si vous les rejetiez par trop légère occasion... Il nous faut accomoder les uns aux autres en toutes les cérémonies qui n'emportent point de préjudice à la confession de notre foi, afin que l'unité de l'Eglise ne se dissipe pas par notre trop grande rigueur ou chagrin »¹⁵. Outre qu'il montre la portée pratique des ouvertures faites par CALVIN aux luthériens, ce texte est intéressant. Il révèle que jamais le Réformateur français n'a vu dans des formes qui lui paraissaient contestables, mais qui ne voilaient pas la vérité évangélique, des raisons suffisantes de faire sécession.

Nous avons parlé des efforts déployés par CALVIN du côté des disciples de ZWINGLI et de LUTHER. Il nous faut dire un mot aussi de ses rapports avec l'Eglise d'Angleterre. Car c'est ici peut-être que se manifeste le mieux son désir d'une catholicité, qui, tout en se voulant soumise entièrement à l'Evangile, entend être respectueuse de structures ecclésiastiques fort diverses. Dans la correspondance importante qu'il a échangée à partir de 1548 avec Edouard SEYMOUR, duc de Somerset et Protecteur d'Angleterre, — correspondance que le regretté Albert-Marie SCHMIDT a rééditée il y a quelques années¹⁶, — CALVIN esquisse pour l'Eglise d'Angleterre un programme de réforme en trois points : « Le premier sera de la façon de bien endoctriner le peuple. Le second sera de l'extirpation des abus qui ont régné par ci-devant. Le troisième, de corriger soigneusement les vices, et tenir la main à ce que les scandales et dissolutions n'aient point la vogue, tellement que le nom de Dieu en soit blasphémé »¹⁷.

« Endoctriner le peuple », c'est prêcher l'Evangile. Mais pour qu'il y ait des prédicateurs fidèles et avertis, il faut, estime CALVIN, que l'Eglise d'Angleterre se donne « une somme résolue de la doctrine que tous doivent prêcher », c'est-à-dire une confession de foi qui traduira dans le langage du temps les vérités éternelles de l'Evangile. Il faut aussi que cette Eglise élabore « un formulaire commun d'instruction pour les petits enfants et les rudes du peuple », c'est-à-dire un catéchisme qui mette à la portée des plus simples les mystères de la foi. Pour « endoctriner le peuple », il faut enfin, pour le Réformateur français, que l'Eglise possède une liturgie vivante, capable de lier en un corps tous les croyants.

Si ce premier point est acquis, les deux autres en dériveront tout normalement aux yeux de CALVIN. L'abolition de ce qu'il nomme « les abus et les corruptions » consistera à renoncer aux reliques, à la prière pour les trépassés et au sacrement de l'extrême onction, en un mot : à faire preuve de « modération » dans les cérémonies. Quant à la répression des scandales et au châtiment

¹⁵ Lettres de Jean Calvin, éditées par Jules BONNET, tome 1^{er}, Paris, 1854, p. 420-421.

¹⁶ Sous le titre de *Lettres anglaises*, Paris, 1959.

¹⁷ Lettres de Jean Calvin, éditées par Jules BONNET, tome 1^{er}, p. 269.

des vices, ils se réaliseront dans l'exercice d'une discipline librement consentie, dans une sanctification du mariage qui doit être « l'image vive de l'union sacrée que nous avons avec le Fils de Dieu ».

Vous l'avez remarqué : il n'y a pas un mot dans ce programme contre la structure hiérarchique de l'Eglise d'Angleterre. CALVIN ne met pas en question le ministère épiscopal. Il ne conteste pas la charge des évêques, pourvu qu'ils s'accusent de leurs fonctions pastorales, pourvu qu'ils prêchent l'Evangile. La catholicité évangélique à laquelle CALVIN aspire n'implique pas l'adoption du régime ecclésiastique que les circonstances ont imposé à la Genève du XVI^e siècle. On a pu dire même, — c'est un protestant dont l'adhésion à la Réforme fut sans réserve qui l'a dit, — qu'un certain épiscopat est l'élément organique de l'Eglise dans le calvinisme intégral¹⁸.

A propos des rapports de CALVIN avec l'Eglise d'Angleterre, il faut mentionner encore un fait. En 1552, l'archevêque CRANMER faisait le projet de réunir en Angleterre ou ailleurs « un synode des hommes les plus savants et les meilleurs » dans le but de servir à la « République chrétienne ». L'intention du primat de l'Eglise d'Angleterre était d'établir l'harmonie doctrinale qui devait fonder l'unité des Eglises issues de la Réforme. Consulté par CRANMER lui-même sur l'opportunité et sur l'utilité d'un pareil projet, CALVIN lui donna une adhésion sans réserve. La division des chrétiens constituant pour lui un des pires maux du siècle, il était prêt, disait-il, à « traverser dix mers » pour conjurer une telle calamité¹⁹.

Un dernier mot pour terminer la seconde partie de cet exposé ! Si, dans son souci de l'unité, CALVIN s'est approché avec succès des zwingliens, s'il a vainement multiplié ses avances aux luthériens, s'il a proposé aux anglicans un programme réformateur qui tenait compte des conditions propres à l'Angleterre, il a aussi esquisonné à l'intention de la Pologne tout un plan de Réforme. C'est ainsi que dans sa lettre au roi SIGISMOND-AUGUSTE, il se montre favorable au maintien de la hiérarchie — hiérarchie dans le service, bien sûr ! — si elle accepte l'Evangile. Se fondant sur l'existence des patriarchats dans l'Eglise ancienne, il admet la légitimité de l'archiépiscopat, un archiépiscopat qui, n'étant pas synonyme de domination, mais de présidence, sera le lien de l'unité entre les divers évêques²⁰.

« J'ai toujours montré en paroles et en faits quel désir j'avais à union et concorde », déclare CALVIN dans l'*Epître à Sadolet*. Les quelques rappels historiques que nous venons de faire prouvent,

¹⁸ Cf. Jacques PANNIER, *Calvin et l'épiscopat. L'épiscopat, élément organique de l'Eglise dans le calvinisme intégral*, Strasbourg, 1927.

¹⁹ Cf. *Calvini Opera*, vol. XIV, col. 314.

²⁰ Cf. *Calvini Opera*, vol. XV, col. 333.

nous semble-t-il, qu'au niveau de la Réforme CALVIN n'a pu s'accommorder des divisions entre chrétiens. Le calvinisme (pour employer un terme qui aurait fait horreur au Réformateur de Genève) n'a cessé durant tout le XVI^e siècle de souhaiter l'avènement de la catholicité évangélique.

III

Il nous faut examiner maintenant les fondements de la catholicité pour CALVIN. Remarquons tout d'abord que le Réformateur français aurait refusé avec la plus grande énergie d'être considéré comme le père d'une « dénomination » particulière, comme l'ancêtre d'une « confession » parmi d'autres. Son ambition était de contribuer, pour sa part, avec les dons qu'il croyait avoir reçu du Ciel, à la Réforme de l'Eglise tout entière. Qu'il n'ait pas réussi dans son entreprise, que son dessein n'ait pu se réaliser, ne doit pas nous faire oublier que son attitude est aux antipodes du particularisme et de l'étroitesse confessionnelle.

Une telle affirmation ne manquera pas d'étonner ! CALVIN a mauvaise réputation jusque chez les protestants qui ne l'aiment guère. Il passe pour un esprit étroit, pour un autocrate. N'a-t-on pas vu, il y a quelques années, un pasteur de l'Eglise de Genève, successeur du Réformateur dans la chaire de l'ancienne cathédrale de Saint-Pierre, écrire un ouvrage qui avait pour titre *Jean Calvin et sa dictature*²¹ ! En fait, si l'auteur de l'*Institution de la religion chrétienne* s'est montré intransigeant lorsqu'il lui a semblé que la foi était mise en péril, il a été d'une extraordinaire souplesse là où il estimait que le noyau de l'Evangile n'était pas mis en question. C'est ainsi que, dans ses rapports avec les zwingliens, avec les luthériens, avec les anglicans, il a pu faire — aux yeux d'un protestant du XX^e siècle — de nombreuses, et certains diraient peut-être : de dangereuses concessions.

Pour comprendre cette attitude qui, dans ses manifestations de rigueur et d'ouverture, d'intransigeance et de souplesse, paraît contradictoire, voire incohérente, il faut se souvenir que CALVIN s'appuie sur une distinction aujourd'hui quelque peu oubliée, la distinction entre doctrines fondamentales et doctrines secondaires. CALVIN n'en est pas l'inventeur. Il semble la tenir du théologien catholique Georges CASSANDRE qui, en raison de ses tendances érasmiennes, essaya de concilier Rome et la Réforme.

Cette distinction, le Réformateur la formule ainsi dans le Livre IV (chap. 1^{er}, § 12) de l'*Institution* : « Tous les articles de la doctrine de Dieu ne sont point d'une même sorte. Il y en a certains dont la

²¹ Il s'agit évidemment du pamphlet de Jean SCHORER publié à Genève en 1948.

connaissance est tellement nécessaire, que nul n'en doit douter, non plus que d'arrêts ou de principes de la chrétienté. Comme pour exemple : qu'il est un seul Dieu, que Jésus-Christ est Dieu et Fils de Dieu, que notre salut gît en sa seule miséricorde, et autres semblables. Il y en a d'autres, lesquels sont en dispute entre les Eglises, et néanmoins ne rompent pas l'unité d'icelles. Pour donner exemple : S'il advenait qu'une Eglise tint que les âmes, étant séparées du corps, fussent transférées au ciel incontinent, une autre, sans oser déterminer du lieu, pensât simplement qu'elles vivent en Dieu, et que telle diversité fût sans contention et sans opiniâtréte, pourquoi se diviseraient-elles d'ensemble ? »²².

De cette définition, il ressort que, pour CALVIN, l'unité ecclésiale n'est pas forcément uniformité doctrinale jusque dans le moindre détail. Il y a une frange, étroite certes, où sans rompre le lien de la communion, les croyants peuvent différer d'opinion. Il ne s'agit pas là d'une simple vue de l'esprit. Pour prendre un exemple qui touche les protestants du XX^e siècle plus directement que celui du sort des âmes dont parle l'*Institution*, je dirais ainsi que le système presbytérien-synodal qui a prévalu sur le Continent dans les Eglises réformées ne constitue pas pour CALVIN l'enjeu de la Réforme. Contrairement à ce qu'imaginent parfois nos coreligionnaires Anglo-Saxons qui se qualifient de « presbytériens », CALVIN ne mentionne jamais le système presbytérien-synodal comme un article fondamental. Si l'épiscopat avait, en France ou ailleurs, embrassé l'idéal évangélique au XVI^e siècle, la Réforme se serait inscrite dans le cadre de la hiérarchie traditionnelle.

Cela dit à propos de la souplesse de CALVIN, nous devons relever maintenant ce qui, dans sa recherche de l'unité et dans son besoin de catholicité, lui apparaît comme fondamental. L'unité de l'Eglise a pour premier fondement l'Ecriture sainte. La Réforme se veut catholique, universelle, parce qu'elle prétend plonger ses racines dans la Bible, parce qu'elle prétend s'appuyer sur le témoignage des apôtres et des prophètes. Le *sola Scriptura* sur lequel CALVIN a insisté plus encore que LUTHER, lui apparaît comme la seule base légitime de l'Eglise, comme la plate-forme dont elle ne peut s'écartier sous peine de déchoir ou de tomber.

Le second élément, le second fondement de la catholicité réside pour CALVIN dans la seigneurie de Jésus-Christ. On a prétendu tout au long du XIX^e siècle que le Réformateur était, dans un sens exclusif, le théologien du *Soli Deo gloria*. On a relevé ainsi qu'il avait exalté la toute-puissance, magnifié la transcendance de Dieu. Et dans cette perspective, on a accordé une place exagérée au dogme de la double prédestination, méconnaissant le fait qu'au XVI^e siècle ce

²² En faveur de la distinction entre points secondaires et points fondamentaux, cf. encore *Institution IV/II/1* : « Les erreurs auxquels (*sic!*) on doit... pardonner sont ceux qui ne touchent point la principale doctrine de notre religion, et ne contreviennent aux articles de la foi esquels doivent consentir tous fidèles ».

dogme était pour les croyants une source d'assurance et de joie : ce n'était pas la damnation que ce dogme évoquait pour eux, mais bien l'élection mystérieuse et gracieuse que Dieu leur accordait en son Fils.

Ainsi, — et nous revenons à ce que nous disions tout à l'heure, — ce n'est pas en redécouvrant la doctrine de Dieu, mais celle du Christ que CALVIN est devenu Réformateur. C'est le mérite de la pensée dialectique issue de BARTH d'avoir vu que ce n'est pas la théologie (au sens restreint du terme), mais bien la christologie qui est au centre de la doctrine calvinienne. CALVIN est avant tout le chantre de la grâce et de la miséricorde de Dieu. Dans un ouvrage, désormais classique²³, Wilhelm NIESEL a montré de manière convaincante que toutes les lignes de la dogmatique de CALVIN convergent vers un point unique : Jésus-Christ, le Verbe incarné. Fondée, ou se voulant fondée sur lui seul, à l'exclusion de tout intermédiaire humain, la Réforme se veut et se proclame « catholique ».

Je voudrais ouvrir ici une parenthèse. Les deux fondements de la catholicité que je viens de relever chez CALVIN apparaissent déjà chez LUTHER, à quelques nuances près²⁴. A quelques nuances près, car l'approche christologique de LUTHER se situe dans la perspective très « personneliste » (si je puis dire) de la question du salut qui l'obsédait : « Wie kriege ich einen gnädigen Gott » (=Comment obtiendrai-je un Dieu de miséricorde) ? Pour CALVIN, en revanche, le salut personnel est beaucoup moins important que la gloire de Dieu. Mais ce ne sont là que des questions d'accent. Ce que nous voudrions relever, c'est que de tous les théologiens catholiques qui ont affronté LUTHER, celui qui l'a le mieux compris, le thomiste CAJÉTAN, avait su voir dans le *sola Scriptura* et dans la réduction christologique le cœur de la Réforme. Oui, dans cette soumission totale à l'Ecriture que les scolastiques réformés du XVII^e siècle nommeront le principe formel du protestantisme, dans cette volonté de ramener le salut à la justification opérée par le Christ sans le concours de l'homme, justification que les mêmes scolastiques appelleront le principe matériel du protestantisme, il y a et le noyau de la Réforme et le fondement de sa prétention à la catholicité.

La découverte de CAJÉTAN avait été oubliée au cours des controverses qui, durant des siècles, ont déchiré la chrétienté d'Occident. Et voici qu'aujourd'hui, dans le climat nouveau qui a permis le développement des échanges œcuméniques, les théologiens catholiques qui étudient les Réformateurs arrivent à des conclusions qui ne sont pas sans rappeler le jugement de l'évêque de

²³ *Die Theologie Calvins*, 2^e éd. Munich, 1957.

²⁴ Cf. le bel ouvrage de Jaroslav PELIKAN, *Obedient Rebels : Catholic Substance and Protestant Principle in Luther's Reformation*, New-York et Evanston, 1964.

Gaète. Pour ne parler que des interprètes de CALVIN, nous relevons par exemple que l'abbé Alexandre GANOCZY décèle avec pertinence le rôle que les motifs christologique et scripturaire jouent dans le besoin de catholicité du Réformateur de Genève. « CALVIN prône avec insistance, écrit-il, un retour au Christ par l'Evangile, retour qui suppose la continuité de l'Eglise et s'oppose à toute nouveauté »²⁵.

L'Ecriture et la seigneurie du Christ, noyau de la Réforme et fondement de sa prétention à la catholicité ! Mais quelles sont les limites qu'implique négativement une telle conception de la catholicité ? À cette question, CALVIN donne une réponse tranchante. Pour lui, s'excluent de l'Eglise catholique tous ceux qui, s'éloignant de l'Ecriture en faisant la part, même la plus minime, à la tradition, prennent comme automatiquement, à ses yeux, leurs distances à l'égard du Christ Seigneur. Dans cette réponse, CALVIN vise deux attitudes qu'on considère en général comme parfaitement antagonistes. Et ces deux attitudes, ce sont celles des deux adversaires (pour employer le langage du XVI^e siècle) contre lesquels la Réforme a lutté avec la plus farouche énergie : à l'aile droite, si l'on peut dire, l'Eglise romaine ; à l'aile gauche, l'anabaptisme.

CALVIN pense que par son recours à la tradition, l'Eglise romaine aboutit à ériger la hiérarchie, et finalement la papauté, en autorité suprême au détriment de la seigneurie du Christ. Bien sûr, CALVIN n'ignore pas les promesses d'assistance que le Christ a faites à son Eglise. Il estime toutefois que celles-ci ne constituent jamais pour l'Eglise une garantie d'inaffidabilité. La vérité, selon lui, est toujours à recevoir du Saint-Esprit qui parle toujours par l'Ecriture, *Spiritus in Verbo operans*. Jamais l'Eglise ne peut prétendre détenir et posséder cet Esprit en dehors de la révélation scripturaire. La pointe de la critique que CALVIN adresse à l'Eglise romaine, c'est que, lorsque les décisions de son magistère s'écartent du donné biblique, elle est purement et simplement victime de l'illuminisme.

A l'égard de l'anabaptisme, le reproche d'illuminisme n'a rien de surprenant. Comme chacun sait, l'anabaptisme considère l'Eglise, à la limite, comme absolument superflue. Rejetant l'Eglise, il tend aussi à escamoter l'Ecriture au profit d'une inspiration directe des croyants. En ce faisant, il met l'individu religieux à la place du Christ Seigneur. Ici, et cela va de soi, il y a toutes les caractéristiques, tous les traits que l'on prête habituellement à l'illuminisme.

Cette réduction de l'Eglise romaine et de l'anabaptisme au même dénominateur, que CALVIN nous paraît avoir emprunté aux

²⁵ Le jeune Calvin : Genèse et évolution de sa vocation réformatrice, Wiesbaden, 1966, p. 260.

Articles de Smalkalde (1537) de Martin LUTHER²⁶, est présentée de la manière la plus nette dans l'*Epître à Sadolet*. CALVIN y déclare ce qui suit : « Toutes et quantes fois que les prophètes ont prédit de la restitution ou instauration, ou bien : de la propagation de l'Eglise par le monde universel — il s'agit bien de « catholicité », on le voit ! — ils ont assigné et donné toujours le premier lieu à la Parole... CHRYSOSTOME donc a bien conseillé de rejeter tous ceux qui, sous couleur de l'Esprit, nous veulent retirer de la simple doctrine évangélique, vu que l'Esprit est promis, non pas pour susciter quelque doctrine nouvelle, mais pour écrire aux cœurs des hommes la vérité de l'Evangile. Et certes aujourd'hui nous connaissons par expérience combien cette admonition est nécessaire. Nous sommes oppugnés de deux sectes qui semblent être moult différentes Car en quoi conviennent le pape et les anabaptistes ? Et toutefois... tous deux ont un même moyen, duquel ils tâchent à nous opprimer. Car quand ils se vantent ainsi arrogamment de l'Esprit, ils ne tendent certes à autre chose, — la Parole de Dieu opprimée et ensevelie, — sinon à donner lieu à leurs mensonges. Et toi, SADOLET, choppant du premier pas au seuil de l'huis, as été puni de l'injure que tu as faite au Saint-Esprit, le séparant et divisant de la Parole »²⁷.

L'illuminisme donc, qui disjoint l'Esprit de l'Ecriture, et qui, à la faveur de cette disjonction, éclipse au profit des hommes l'unique seigneurie du Christ, cet illuminisme, est pour CALVIN, extérieur à la catholicité évangélique. L'attitude du Réformateur de Genève se retrouve chez LUTHER et chez ZWINGLI. Elle est constante au XVI^e siècle. Les milieux de la Réforme renvoient dos à dos l'Eglise romaine et les anabaptistes.

Ainsi, à la souplesse de CALVIN qui, pour atteindre à l'unité, est prêt à céder sur les points qui lui paraissent secondaires, s'ajoute, inséparable d'elle, une intransigeance absolue sur les points fondamentaux. La catholicité évangélique telle que la concevait CALVIN implique des limites et même des anathèmes. Le XVI^e siècle est

²⁶ Contrairement à ce que pense Gottfried W. LOCHER (cf. *Calvin Anwalt der Oekumene*, Zollikon, 1960, p. 25), nous estimons en effet que Luther est l'inventeur de cette réduction « géniale ». Dans le chapitre 8 de la troisième partie des Articles de Smalkalde, le Réformateur allemand n'écrivit-il pas : « En ces sortes de choses qui se rapportent à la Parole externe, orale, il faut maintenir fermement le principe suivant : Dieu ne donne à personne son Esprit ou la grâce, sinon par ou avec la Parole externe qui doit précéder. C'est notre sauvegarde contre les illuminés ou spirituels qui se flattent d'avoir reçu l'Esprit sans et avant la Parole, et qui, en conséquence, jugent, interprètent et faussent l'Ecriture ou la Parole orale selon leur fantaisie. C'est ce que faisait MUNTZER et ce que font encore aujourd'hui bien des gens qui, voulant s'ériger en juges, distinguent entre l'esprit et la lettre et ne savent ce qu'ils disent ou enseignent. Le papisme, lui aussi, est un pur illuminisme, car le pape prétend que « tous les droits sont dans le coffret de son cœur » et que tout ce qu'il décide et ordonne dans son Eglise est esprit et doit être tenu pour juste, même si cela est contraire à l'Ecriture ou à la Parole orale. Tout cela vient de l'antique serpent, du diable qui fit aussi d'Adam et d'Eve des illuminés en les détournant de la Parole externe de Dieu pour les amener à une fausse spiritualité et à des opinions fantaisistes » (*Les livres symboliques*, tome 1^{er}, Paris, 1946, p. 274).

²⁷ *Trois traités*, Paris, 1934, p. 51.

une période de déchirement et de rupture où l'unité organique du corps du Christ est définitivement compromise. CALVIN fut homme de son temps. Il n'a pas pensé autrement que ses contemporains. Sa soumission totale à ce qu'il estimait être la vérité l'a poussé à considérer comme inéluctable la division qui, aujourd'hui, nous apparaît comme scandaleuse et intolérable.

CONCLUSION

Quatre siècles ont passé depuis l'époque où CALVIN rêvait d'une catholicité évangélique. Les fondements qu'il reconnaissait à cette catholicité, la soumission à l'Ecriture et à l'unique seigneurie du Christ, continuent d'avoir une importance décisive pour le protestantisme. Avec quatre cents ans de recul, ils demeurent, pour un Réformé, les pierres de touche de l'unité. Si le catholicisme a des questions à poser aux Eglises de la Réforme, des questions importantes qui ne peuvent et ne doivent pas être éludées, ces Eglises pensent aussi que, dans leur dialogue avec l'Eglise romaine, doivent être posées les deux questions de la *sola Scriptura* et de la Seigneurie du Christ.

Qu'on nous comprenne bien ! Le protestantisme n'ignore pas le renouveau biblique qui s'est produit dans le catholicisme, ce renouveau qui, souvent, nous émeut à jalouse. Le protestantisme n'a pas manqué de découvrir, de son côté, que l'Ecriture est l'expression d'une certaine tradition ecclésiastique. Le problème de la *sola Scriptura* se ramène donc aujourd'hui, pour un Réformé, à celui de l'explication de la norme que l'Eglise s'est donnée lorsqu'elle a reconnu les Ecritures comme canoniques, lorsque, conduite par le Saint-Esprit, elle a fait d'elles la règle de sa vie et de sa doctrine.

A propos de la seigneurie du Christ, il faut dissiper aussi toute équivoque. Le protestantisme sait bien que ce serait faire injure au catholicisme que de lui reprocher d'avoir relégué au second plan la personne du Fils de Dieu. Le protestantisme n'ignore pas non plus que le catholicisme aurait pu demander non sans raison aux héritiers de la Réforme fourvoyés au siècle dernier dans les chemins du libéralisme, ce qu'ils faisaient du Christ exalté par leurs aïeux. Si la question de la seigneurie du Christ nous paraît devoir être posée néanmoins, c'est parce qu'elle soulève le redoutable problème de la médiation. Un des meilleurs connaisseurs de la Réforme au sein du catholicisme contemporain, le professeur Joseph LORTZ, déclare à ce sujet : « La grave question de l'unique médiateur et de la multiplicité des médiations n'a encore été nulle part, que je sache, attaquée à fond »²⁸. Qu'elle le soit est absolument

²⁸ Préface à l'ouvrage d'Alexandre GANOCZY, *Le jeune Calvin*, Wiesbaden, 1966, p. XXI et 381.

nécessaire ! De la réponse qui lui sera donnée dépend la solution de tous les problèmes qui, du rôle de Marie à celui du magistère de l'Eglise, ont toujours fait l'objet de la plus vigilante attention dans les Eglises issues de la Réforme.

Ainsi, notre fidélité à l'enseignement de CALVIN nous incite aujourd'hui au dialogue avec nos frères de l'Eglise romaine. Que dans les échanges qui se multiplient entre croyants de confessions différentes, que dans les dialogues qui se nouent entre théologiens de diverses dénominations, nous n'oublions jamais que c'est l'unité de l'Eglise du Christ qui est en jeu. Dans un monde divisé par les tensions et par les querelles, il importe que tous ceux qui revendiquent le nom de chrétien se souviennent de l'universalité de l'Eglise, universalité qui ne sera réelle que le jour où il n'y aura plus qu'un seul troupeau sous la conduite d'un seul berger.

« Que tous soient un, disait le Christ dans la prière sacerdotale, que tous soient un, comme moi, Père, tu es en moi, et comme je suis en toi, afin qu'eux aussi (=les croyants) soient un en nous, pour que le monde croie que tu m'as envoyé » (Jean 17 : 21).

PAROLE HUMAINE OU PAROLE DE DIEU ?

par Jean HOFFMANN.

S'il est légitime de parler de « crise du protestantisme français », il ne s'agit, hélas, point là d'un phénomène exceptionnel et les Eglises, où qu'elles soient, se trouvent travaillées de courants divers. Notre propos est d'essayer de dégager certains des aspects les plus caractéristiques du climat de la chrétienté suédoise à la veille du printemps 1970. Nous y retrouverons des orientations analogues à celles de France, d'autres propres aux conditions spécifiques d'un pays trop préservé et durant trop longtemps mais sur lequel planent de redoutables dangers. Il va de soi que nous ne pouvons prétendre esquisser un tableau complet de la situation. Ce que nous sommes en mesure de dire rendra possible, au cours des mois qui viennent, de mieux saisir le pourquoi de certains actes inaccessible à notre intelligence sans cette préparation.

Après Upsilon 68.

L'événement qui a marqué l'ensemble de la vie suédoise a été, sans contredit, l'Assemblée du Conseil Oecuménique d'Upsal en juillet 1968. A vrai dire, il ne s'agit pas tellement de la tenue de celle-ci mais des réactions suscitées par l'étude des documents préparatoires et des réflexions provoquées soit par le déroulement de l'Assemblée, soit par les impulsions données par elle au développement de centres d'intérêt fort variés. Cette importance est d'autant plus surprenante qu'en elle-même l'opinion des milieux religieux suédois, dans leur ensemble, a été indifférente à ce qui se passait et se disait à Upsal, en dépit de l'effort considérable d'information accompli grâce à l'utilisation de toutes les techniques modernes dans le but d'arriver à muer cette indifférence en intérêt pour ce qui légitime l'existence de l'œcuménisme.

Quand le luthéranisme suédois se sent battre en brèche.

L'une des conceptions de base du luthéranisme est la séparation des deux « gouvernements », celui du monde et celui de l'esprit. En insistant sur l'indispensabilité de « la présence de l'Eglise

au monde », l'Assemblée Oecuménique d'Upsal a donné l'impression d'être animée de la volonté de faciliter l'invasion de l'Eglise par « le monde », en d'autres termes de faciliter la sécularisation de l'Evangile même.

Manifestement en ce domaine Upsal 68 ne fut pas un innovateur, et St-Pierre-de-Rome avait déjà retenti des thèses identiques lors du Second Concile du Vatican. La Fédération Luthérienne Mondiale va tenir ses assises dans quelques semaines à Porto Allegre, au Brésil ; leur thème sera : « *Envoyés dans le monde* ». Par ailleurs, la onzième assemblée générale des Eglises Libres de Suède, tenue à Örebro en mars 1969, choisit pour thème, elle aussi, « *L'Eglise dans le monde* ». Nous sommes donc bien en présence d'une généralisation d'une des idées maîtresses dégagées par Upsal et exprimée en ces termes dans le rapport de sa première section : « Nous avons appris à considérer le monde comme le lieu où Dieu est déjà en action pour opérer le renouvellement de toutes choses et nous appeler à y collaborer avec lui ».

Cette vision « totale » du monde dans son universalité crée en nous le sentiment que « le même Esprit, qui suscite notre unité dans l'Eglise de Jésus-Christ, éveille une prise de conscience plus précise de la détresse du monde et de notre solidarité avec cette création qui « tout entière gémit maintenant encore dans les douleurs de l'enfantement ». Il est impossible que nous prenions des distances avec l'angoisse de ce monde en ébullition où les conflits entre races et peuples détruisent la vie sociale et où pays développés et pays en cours de développement sont chaque jour plus étrangers les uns aux autres... En une époque telle que celle-ci, c'est le Saint-Esprit lui-même qui nous appelle à prendre une part active à l'amour illimité du Christ ».

Si l'Assemblée d'Upsal a pu tenir ce langage, nombreux ont été les Scandinaves qui, à l'entendre, furent convaincus qu'elle voulait que soit considéré comme « trahison de l'Evangile » tout ce qui ne serait pas « engagement au monde ». Dès lors il était aisé de se représenter l'Oecuménisme comme l'agent promoteur d'une « sécularisation de l'Evangile » entraînant, à plus ou moins bref délai, l'adoption de l'ensemble de « la nouvelle théologie ».

Ampleur de la sécularisation.

Les Eglises Libres et de nombreux porte-parole de l'Eglise Luthérienne de Suède l'entendent ainsi. Dès lors, ce qui était en cause devint l'*Autorité souveraine des Ecritures et les fondements de la foi*. Si cette réaction est de cet ordre, c'est que, l'un après l'autre, tous les domaines où s'exerçaient le contrôle ou la tutelle de l'Eglise se trouvent soustraits à son autorité : développement scientifique et technique, art, enseignement, vie culturelle, soins aux malades, action sociale, activité dite « charitable » fonctionnent d'une manière qui paraît accomplir la prophétie de Bonhœf-

FER : « L'homme a appris à se tirer seul d'affaire en tous les domaines importants sans plus avoir besoin de « l'hypothèse Dieu » ¹.

L'existence entière s'est sécularisée. Dieu ne s'avance plus à travers les champs comme au temps où le prêtre de nombre de religions s'en allait bénir les récoltes futures. La recherche de l'engrais propre à la nature du terrain paraît plus « efficace » que celle de la bénédiction de Dieu. Même le chrétien « pratiquant » se prend à hésiter à mêler Dieu à sa vie journalière et limite le domaine de sa prière — quand il lui arrive encore de prier — au seul domaine dénommé « spirituel ». Les recherches poursuivies à Berkeley par le Dr. Cyril PONNAMPERUMA donnent à penser que le problème des origines de la vie est sur le point d'être résolu au terme de quelques séries de travaux de laboratoire auxquels l'attention de la jeunesse est particulièrement attachée. Un « athéisme méthodique » est ouvertement enseigné aux « heures de religion » des programmes scolaires.

Tout se passe comme si, le dimanche, au moment où le fidèle, à l'issue du service, franchit le seuil de l'église, il passait d'une atmosphère dite « religieuse » à un monde radicalement autre et complètement étranger au premier. Les deux domaines sont imperméables l'un à l'autre. Si la société socialiste fait de la religion « une affaire privée », c'est parce que le croyant en a donné l'exemple en se retirant du monde, en considérant que la politique salissait les mains, et en proclamant que l'Eglise n'a pas à prendre position quand il s'agit des « affaires de ce monde ». Le Conseil Supérieur suédois de l'Instruction Publique a présenté un rapport consacré à « *L'adolescent et les questions existentielles* » d'où il ressort qu'après leur confirmation les jeunes estiment que l'enseignement catéchétique reçu s'est avéré sans relation aucune avec les questions religieuses profondes qu'ils ne cessent de se poser — expérience que justifie tout entretien sincère avec l'un ou l'autre d'entre eux, et au cours duquel se dégage que, pour eux, la séparation est totale, absolue, entre ce monde fermé qu'est le ghetto ecclésiastique, où s'est poursuivi leur catéchuménat, et leur existence journalière.

Dans l'article que nous citions plus haut, le professeur PERSSON a parfaitement raison de dire que nous vivons pratiquement dans une culture athée où religion, église, christianisme tendent à être considérés comme des centres d'intérêts privés extérieurs à la société. L'église, durant des siècles édifice symbolique de la communauté où se réalisait l'union constitutionnelle des soucis spirituels et matériels, est devenue le symbole représentatif d'un secteur social où se mène une vie particulière coupée de ce qui constitue la réalité quotidienne où chacun essaie de vivre et où il est à la recherche de ce qui pourrait assumer le rôle catalysateur qui fut autrefois celui dévolu à l'église.

¹ Per Erik PERSSON : *De tvaa rummen*, Vaar Loesen 60 : 9, 1969, p. 578.

Aux sources de la rupture Eglise-Société civile.

Qu'il soit possible d'en être arrivé à une séparation aussi radicale provient naturellement de l'ignorance de ce que l'Evangile nous apprend aussi bien des relations de Dieu avec son peuple que de ce que furent les contacts de Jésus avec la réalité historique, une réalité qui l'a conduit, au travers d'un ensemble de complications politiques, jusqu'à sa mort en croix. Mais que sommes-nous en droit d'attendre de cette génération de pasteurs pour lesquels l'étude des *textes* des Evangiles ne présente qu'une importance secondaire à côté de la portée de leur « signification sociale » ? Ici la situation suédoise n'est pas sans présenter des ressemblances avec celle de l'Eglise Réformée de France, à en juger par la surprenante enquête voulue par le synode de Paris sur « *civilisation nouvelle et rassemblement de la communauté chrétienne* »². Qu'une Eglise puisse tolérer la représentation de thèses rédigées de telle sorte atteste une conusion d'esprit et une incertitude non seulement à l'égard de ce qu'est dogmatiquement l'Eglise de Jésus-Christ mais de toute la foi chrétienne elle-même — ce qui n'est pas sans présenter une tragique analogie avec la situation suédoise.

Quiconque a suivi les travaux de l'Assemblée Oecuménique d'Upsal et les études qu'elle a suscitées n'a pas pu ne pas être frappé de la prédominance du facteur « humain » dans tout ce qu'elle a abordé ou traité. Ce presque exclusivisme « humaniste » a profondément bouleversé la chrétienté scandinave, du moins dans ses éléments sains, et le choc éprouvé explique et légitime l'énergie avec laquelle elle s'est battue pour obtenir l'abandon de certains documents préparés par Genève ou la refonte totale de certains autres.

Upsal et la doctrine marxiste sur l'homme.

« *Festival de l'humain* », tel était le titre de la chronique d'un journaliste désireux de sensation et qui — pourtant — avait l'intuition d'effleurer l'essentiel. Upsal a réussi à présenter l'enseignement biblique sur l'homme dans la ligne même de la doctrine marxiste pour laquelle l'homme est créateur et tire sa valeur de son rôle social. On retrouve ici l'influence directe du philosophe juif agnostique marxiste Ernst BLOCH, titulaire de la chaire de philosophie de l'Université de Leipzig, en République Démocratique Allemande depuis la fin de la guerre, passé à l'Ouest il y a quelques années. BLOCH est non seulement auteur d'un « *Thomas Munzer, théologien de la Révolution* », déjà ancien, mais du « *Principe de l'Espérance* » et de « *L'athéisme dans le christianisme* », paru en 1968. Il est certainement le philosophe qui a le plus marqué Jürgen MOLTMANN et sa « *Théologie de l'espérance* » (1964), et le marxiste

² cf. le texte dans le Christianisme au XX^e Siècle 1970, N° 6, p. 10 du 5 février 1970.

tchèque athée Vitezlav GARDAVSKY, auteur de « *Dieu n'est pas tout à fait mort* » (1968). Il resterait à démontrer dans quelle mesure BLOCH se trouve être un inspirateur de la pensée qui prévalut à Upsal, mais la parenté étroite de certaines des thèses qui y furent proposées et de sa « *Théologie de la révolution* » n'a pas pu ne pas frapper douloureusement les croyants suédois.

L'Ancien Testament selon la théologie de la révolution.

Une des thèses de BLOCH est l'existence d'une « religion du peuple » différente de la « religion pour le peuple » proposée par les Eglises. Le principe fondamental de cette religion populaire se dégagerait des récits relatifs à la sortie d'Egypte et des notions messianiques centrées sur « le fils de l'homme » et la proximité du royaume de Dieu. Bien entendu ce « fils de l'homme » n'a rien à voir avec ce qu'est devenu « le Seigneur » de l'Eglise. Aussi bien dans la sortie d'Egypte que dans la levée du fils de l'homme, il s'agirait d'une rupture violente avec la société existante, rupture destinée à rendre possible l'existence de la justice sur terre conformément au thème d'Upsal 68 : « *Voyez, je fais toutes choses nouvelles* »

Ce qu'on dénomme « Dieu » n'est donc pas à chercher dans une révélation passée. Dieu est l'image de « l'homme caché » de l'avenir, qui se réalisera dans la société socialiste. Il ne s'agit donc pas de « démythologiser » les textes bibliques à la manière de BULTMANN mais de les « déthéocratiser » en les redécouvrant tels qu'ils sont, c'est-à-dire centrés sur l'homme. Il apparaît alors que, dans l'Ancien Testament, l'œuvre de Dieu est inachevée et qu'il est indispensable que la création se continue. Dès lors l'orientation des récits se dirige vers l'avenir, c'est-à-dire le domaine où l'homme exerce son activité créatrice.

Déjà dans le récit de la Création, donné dans Genèse 2 et 3, c'est à l'homme qu'il appartient d'achever la création. Autour de l'homme s'ordonne un milieu qui lui doit être favorable : un jardin et ses fruits. Puis viennent les animaux et les oiseaux, auxquels il incombe à l'homme de donner leur nom, ce qui est, à la lettre, une action créatrice marquant que l'homme a autorité sur ce qu'il connaît et nomme, attribuant à chacun son rôle et sa fonction spécifique. La création est donc conçue comme fonctionnellement au service de l'homme. Il n'est pas jusqu'à Dieu qui paraisse mis au service de l'homme, lui aussi. S'il « se promène dans le jardin » c'est parce qu'il vient y rendre visite à l'homme, dans un milieu qui appartient à celui-ci.

Seulement si l'homme a autorité sur le monde environnant, il n'en a aucune sur ses semblables car l'homme et la femme sont égaux. Les traductions bibliques nous induiraient en erreur en nous convainquant que la femme est née pour aider l'homme conformément à ses besoins. En fait, elle est sa partenaire en complète

égalité et tous deux jouissent exactement des mêmes droits d'initiative. La structure patriarcale de la famille, détruisant l'égalité première et soumettant la femme à l'homme, est présentée comme une conséquence de la chute et introduite après coup, pour la justifier, la tradition de la création de la femme d'une côté de l'homme afin de la ravalier à la catégorie d'être secondaire.

Les traditions sur la chute montrent comment toute atteinte à l'égalité, déterminée par le désir d'exercer une autorité, rompt la solidarité humaine, crée le mépris chez l'un et la honte chez l'autre et oblige les hommes à se cacher les uns des autres.

Israël révélateur de la révolution indispensable.

La suite de l'histoire d'Israël à travers l'Ancien Testament et jusqu'à nos jours illustre l'identité et la continuité de ce peuple au travers de tous les bouleversements subis par lui au cours des siècles. L'homme y apparaît toujours tel un être libre et créateur, exigeant le respect de sa personne et la justice entre tous ses semblables. Ce rôle de porte-parole de « l'humain » entraîne une prise de position contre toute « société établie », que ce soit le clergé, le temple et son culte, l'autorité royale, la propriété privée. Les prophètes condamnent sans appel tout signe de « culture de classe » privilégiée car cette culture ne saurait exister que par l'oppression des pauvres. Il n'est pas jusqu'aux défaites, à la ruine d'Israël qui n'aient exercé une influence créatrice en permettant à l'homme de ne pas se laisser devenir l'esclave des structures économiques, sociales, culturelles et religieuses des diverses sociétés de consommation. L'action créatrice de l'homme s'exerce dans la rupture des traditions, au besoin par le recours à la force, afin qu'un renouvellement soit toujours possible. Dans tout ceci Dieu ne possède plus rien de cette toute puissance autoritaire et omnisciente que l'Eglise lui a prêtée. Par contre, il est le défenseur des libertés humaines, celui qui donne à l'homme les forces de lutter contre toutes les tyrannies.

Sur l'Arche de l'Alliance, entre les deux chérubins, il y avait un espace vide. Ce vide signifiait l'inutilité des spéculations théologiques sur Dieu. Dieu ne se manifeste que comme une voix conviant les hommes à agir afin de se réaliser pleinement eux-mêmes, créant de leurs mains leur existence, leur milieu et leur histoire³.

De la théologie de la révolution à la reprise des thèmes de la mythologie classique.

C'est une pensée de cet ordre qui explique et légitime l'emprise de cette « théologie de la révolution » dont il est de plus en plus

³ cf. le développement de cette pensée par Sven TENGSTROEM : *Den skapande mäeniskan*, Vaar Loesen 60 : 10, 1969, p. 633-640.

parlé depuis la conférence œcuménique de Genève de 1966 et la publication des divers ouvrages qui lui furent consacrés, en particulier celui de Richard SCHAUILL : *La révolution dans ses perspectives théologiques*. On est frappé de devoir constater combien ces ouvrages, et surtout ce dernier, sont proches aussi bien de TROT-SKY et de MAO TSE TUNG que de MARCUSE. Au salut de l'homme, membre de l'Eglise de Jésus-Christ, est substitué l'engagement social qui, seul, permet le salut par la révolution réalisant la « communauté ». Nous voici ramenés à l'enquête du Synode réformé de Paris, dont nous parlions plus haut, et à sa thèse 2 sur l'ecclésiologie, tout aussi étrangère à l'Evangile que ce que nous venons d'indiquer. Mais il nous est plus aisé de comprendre la violence de la réaction des croyants de Suède devant une déformation si totale et, parfois, si subtile des Ecritures. Qu'il s'agisse d'un ensemble de notions étrangères à l'Evangile apparaît à plein lorsqu'on entend les propagandistes de ces théories proclamer « le retour à Dionysos » en citant l'ouvrage de J.M. LE GUILLOU, Olivier CLÉMENT et Jean Bosc : « *Evangile et révolution* », paru en 1968 et selon lequel, disent-ils, « la révolution est la réalisation de la vie totale »⁴. A la faveur de cette réalisation, l'homme sera le maître de sa propre vie, de ses pensées, de la société et de son environnement naturel. Ainsi se réalisera pleinement ce que signifie le mythe de Prométhée.

Où le scandale est jugé nécessaire.

L'Assemblée d'Upsal a contraint certains à se rendre compte que le langage employé par l'Eglise est devenu incompréhensible à la très grande majorité des hommes. En même temps, elle a rappelé aux chrétiens leur responsabilité de créateurs de moyens permettant d'intervenir dans le monde menacé de catastrophe à brève échéance. Conscientes de cet appel, diverses institutions culturelles de l'Eglise de Suède, des Eglises Libres et des associations d'étudiants chrétiens ont voulu donner une forme précise à l'expression de cette responsabilité. Le résultat fut la mise sur pied en octobre 1969 d'une semaine consacrée à la réalisation de ce but sous le titre : « *Le temps est court* ».

Si l'intention était honnête, la réalisation ne laissa pas d'être troublante, surtout sous sa forme la plus « visible » : Deux expositions de peintures, photos, collages et sculptures censés refléter la situation actuelle et provoquer à l'action. Ici encore l'homme était au centre. En principe il s'agissait de proposer des voies et moyens permettant de réintégrer l'homme dans la plénitude de sa dignité de « personne ». De fait, il est difficile de réunir un ensemble d'œuvres aussi exclusivement provocatrices et procédant aussi directement que celles-là de l'idéologie révolutionnaire.

⁴ Aake LOFGREN : *Konfrontation mellan mästare och teologer*, Vaar Loesen 60 : 10, 1969, p. 647.

Destinées à être placées dans des églises, des locaux paroissiaux, des foyers chrétiens, à être offertes en reproduction aux catéchumènes en souvenir de leur confirmation, ces œuvres avaient comme commun dénominateur leur inspiration aussi anti-américaine qu'anti-ecclésiastique. Ici des citations d'**HO CHI MING** et de **MARX**, là **CHE GUEVERRA** et **Camillo TORRES**, présentés comme des saints de notre siècle, préparaient le visiteur à la grande composition de Stefan TELEMAN intitulée « *La divine providence* » où l'on voyait le chef de la police de Saïgon tuer un soldat FNL prisonnier sous le regard bienveillant d'**EISENHOWER** et de **DIEM**, un chapelet à la main, cependant que **JOHNSON**, **NIXON**, John et Bob **KENNEDY** organisaient « la terreur américaine » sur le Vietnam Nord. Quant à l'Eglise de Suède, elle n'était pas mieux traitée, puisque Tage AASEN exposait une cathédrale d'Upsal dont les tours se transformaient en deux personnages, un civil et un militaire de haut grade fort décoré, s'épaulant l'un l'autre et tenant d'une main de fer la coupole du plus connu des bâtiments de l'Université. Sous le titre « *La grande folie* » était présenté le rôle des Eglises dans la vie internationale à l'aide de textes de l'Assemblée d'Upsal 68, cependant que l'ensemble était survolé par un bombardier portant une croix sous ses ailes et à son extrême pointe.

Dans toutes ces compositions, le plus frappant était leur orientation unilatérale, à l'exception d'une seule, fort émouvante, inspirée des Christ dressés sur le bord des routes de Pologne, et représentant celui-ci (à moins que ce fut l'homme) prisonnier dans une sorte de niche à chien ou de cage si basse qu'il était réduit à s'y tenir à quatre pattes. Cette sculpture de Torsten RENQVIST mis à part, pas la moindre allusion ne pouvait être découverte relative aux chrétiens sous la croix en Chine, à Cuba, en Union Soviétique et chez ses satellites. N'étaient mis en accusation que les Etats-Unis et accessoirement l'Afrique du Sud et le Portugal. La présentation du Notre Père par Cecilia ERICSON et Hanns KARLEWSKI commentait, par exemple, « *que ton nom soit sanctifié* » par la bannière étoilée flottant sur une terre brûlée au napalm : « *que ton règne vienne* » par la mort du « nouveau Christ », Che GUEVERRA ; « *comme nous pardonnons* » par la chaise électrique ; « *délivrez-nous du mal* » par la police se ruant contre des manifestants ; « *la puissance et la gloire* » par des bombardiers et des bombes.

Il est inutile de poursuivre. Les organisateurs voulaient créer un choc psychologique : ils ont obtenu une présentation scandaleuse — moins sensible certes dans les autres manifestations fort nombreuses et de tous ordres qui remplirent cette semaine d'octobre.

Entraves diverses à l'action des chrétiens.

Cette fois, la mesure était comble et la colère commença à gronder dans les milieux les plus divers où le christianisme est pris

au sérieux sans pour cela se confondre avec la révolution. Accuser est aisé, agir est plus difficile surtout quand les entraves sont multipliées sur la voie de l'accomplissement.

C'est ainsi que le gouvernement accumule les mesures limitatives aussi bien du maintien du niveau des études théologiques, de plus en plus simplifiées (car il est parfaitement inutile que les pasteurs soient des gens cultivés) que celles destinées à transformer la société au nom de la conquête de l'égalité. Il est dans ses projets fiscaux d'imposer spécialement la femme au foyer en tant que créature inconsciente de sa responsabilité sociale puisqu'elle n'est pas productrice et, qu'en conséquence elle s'astreint à un niveau de vie rendu inférieur par l'aliénation de son pouvoir d'achat aux aumônes que lui consent son mari. Il est non moins envisagé de faciliter, voire d'encourager fiscalement les couples non mariés (dont les enfants jouissent déjà des mêmes droits que les enfants légitimes). L'étrangeté est que ces « associations » trouvent de fermes soutiens en la personne de divers pasteurs considérant que le mariage n'est qu'une convention « bourgeoise » et que les relations sexuelles avant mariage ne sont absolument pas condamnées par l'enseignement biblique. Elles seraient même les plus sûres garantes de la stabilité du ménage où chacun serait seul maître de ses décisions.

Le gouvernement avait également envisagé de frapper de très lourdes taxes (on a été jusqu'à avancer le chiffre de 45 %) toutes les collectes et dons, à l'exception de ceux destinés à la recherche scientifique, aux fondations universitaires ou ayant pour but d'assurer la défense nationale. Une dispense de cet impôt était également envisagée en ce qui concernait l'aide aux pays en cours de développement du fait que « leurs habitants en tirent un profit ». Ces mesures eussent eu pour effet de paralyser totalement la quasi totalité des activités ecclésiastiques extérieures au fonctionnement courant de la paroisse et de condamner à mort les Eglises Libres, qui ne subsistaient qu'à la faveur des dons et cotisations de leurs membres tout comme le font nos Eglises de France. La vague d'indignation suscitée par un projet qui eût frappé des institutions comme *la Croix Rouge*, *Sauvez les enfants*, et d'autres fort importantes, a contraint à l'abandon du projet.

La vie des paroisses est également entravée par la pénurie pastorale. Une paroisse de 42.000 membres du Grand Stockholm ne dispose en ce moment que de 4 pasteurs sur les 7 postes prévus et n'a pas le moindre espoir d'obtenir un renfort. Presque toutes se heurtent à des difficultés du même ordre. Quand le gouvernement choisit pour des postes pastoraux importants des pasteurs que les fidèles ne désirent point (ce qui est fréquent), la situation ne s'en améliore pas.

Aussi bien l'ordre du culte que les textes qui le composent sont fixés par la loi. Mise à part l'année « expérimentale » dans laquelle nous nous trouvons, il est interdit à un pasteur, par exem-

ple, de lire le Symbole de Nicée au lieu de celui des Apôtres sans en avoir référé auparavant « au roi », c'est-à-dire au ministre des cultes afin d'en obtenir l'autorisation. Il est de même interdit qu'un pasteur non-luthérien puisse officier dans une église, y prêcher et — surtout — y concélébrer lors d'un service de Sainte Cène. L'évêque luthérien de Stockholm a été obligé au lendemain de la dernière semaine de l'Unité d'interdire un service de communion parce que les pasteurs des Eglises Libres étaient conviés à être parmi les consécrateurs des espèces. En cas de plainte, la police est contrainte d'intervenir pour faire respecter la loi. Ceci explique que la dernière conférence épiscopale luthérienne ait décidé de porter devant le Synode Général de l'automne prochain la question d'une demande au gouvernement suédois de suspension de l'application de telles prescriptions légales, voulues par Gustave ADOLPHE pour assurer l'unité du pays dans sa lutte avec la Contre Réforme.

Actions et réactions des chrétiens de Suède.

Il faudrait avoir toutes ces difficultés présentes à l'esprit et bien d'autres encore si l'on voulait obtenir une vision claire de la situation actuelle en Suède. La manière dont s'est déroulée l'Assemblée d'Upsal 68, l'accent mis par elle quasi exclusivement sur la responsabilité *sociale* et sur *l'Homme*, les références de plus en plus fréquentes à une méthode de considérer les Ecritures mettant en doute leur autorité souveraine, ont ébranlé jusque dans ses fondements la confiance mise en l'Oecuménisme tel que le représente le Conseil Oecuménique des Eglises et ses services de Genève. Le refus de laisser l'Assemblée entendre le témoignage de pasteurs survivants des prisons et des camps soviétiques pour ne pas aventurer la position des représentations officielles des Eglises de derrière le mur de la honte, et l'obligation pour ces morts en sursis de ne parler qu'en conférences de presse dépourvues d'autorité morale et perdues dans la masse des manifestations périphériques à l'Assemblée, indignèrent une partie de l'opinion publique et ne cessent d'être durement critiqués dans la presse chrétienement « engagée ».

Les chrétiens suédois soucieux de l'être ont l'impression que leur confiance a été trahie, en particulier dès qu'il est question de la diffusion des textes bibliques en U.R.S.S. et dans les pays satellites par elle. Ils ne mettent pas en doute l'ampleur des efforts des Sociétés bibliques mais ils ne peuvent que constater l'intensité des besoins et le caractère presque désespéré des appels qui — par voies clandestines — implorent l'envoi de Bibles et de Nouveaux Testaments. Jamais ces supplications n'ont atteint une telle urgence que depuis l'arrestation de très nombreux jeunes intellectuels protestataires et leur déportation. En réponse — et par voies naturellement clandestines elles aussi — 40.000 volumes sont partis en 1969 et — fait quasi miraculeux — sont arrivés presque tous chez

leurs destinataires et cela sans qu'un seul des responsables de ces transports ait été inquiété !

Dans de telles conditions, les chrétiens suédois prennent conscience de l'indispensable nécessité d'une unité en même temps qu'ils hésitent à accorder leur confiance à « l'institution » œcuménique actuelle ! D'immenses efforts sont déployés par les responsables de la direction de plusieurs Eglises, et très particulièrement les Congrégationalistes et certains Baptistes, pour parvenir à ce que les pourparlers en cours, tant avec l'Eglise Luthérienne de Suède (d'Etat) qu'entre elles, aboutissent à des réalisations et ne se limitent pas à des échanges verbaux.

Mais, il faut avoir l'honnêteté de le reconnaître, loin de décroître, les obstacles à l'Unité *institutionnelle* ne cessent de s'imposer à la pensée d'un chacun. Comment envisager une unité tant qu'il n'est pas possible de la réaliser en ce qui concerne *l'autorité des Ecritures et la compréhension de ce qu'est un « membre d'Eglise »* ? Ceci explique que les réalisations des derniers mois se soient produites à l'échelon strictement local et entre Eglises Libres — que ces réalisations aient été exceptionnellement jusqu'à l'unité organique ou qu'elles aient simplement permis divers types d'associations plus ou moins intégrées. Les mouvements d'étudiants ont estimé devoir inclure dans leur lien associatif les organisations catholiques romaines. Ici et là il a été possible de célébrer en commun des services de Sainte Cène réunissant plusieurs des Eglises Libres, mais la participation de l'Eglise luthérienne d'Etat reste exceptionnelle, et son caractère illégal implique que l'autorité épiscopale se doit de l'interdire officiellement, ainsi que nous le disions plus haut.

Là où il ne saurait être question d'*« union »*, des Conseils Oecuméniques locaux se constituent, coordonnant la vie des diverses Eglises, les faisant travailler ensemble à des réalisations pratiques, suscitant des recherches en commun et les amenant à une harmonisation générale de leur existence afin que disparaîsse la sensation de concurrence, si fréquemment éprouvée. Pour le Grand Stockholm, un Conseil Oecuménique est en formation et son comité provisoire comprend deux luthériens de l'Eglise d'état, un congrégationaliste, un méthodiste, un baptiste, un catholique et le pasteur de l'Eglise Réformée Française, celle-ci se trouvant au cœur même, voire à la pointe des efforts coordonateurs depuis plus de quinze ans, de par la vocation singulière que cette Eglise eut au cours des siècles auprès de l'Eglise de Suède.

Tout ceci est cependant impuissant à résoudre les deux problèmes essentiels de cette Eglise dont, officiellement, 95 % des suédois sont membres : *la séparation de l'Eglise et de l'Etat et le pastorat féminin*.

Upsal 68 n'a exercé aucune influence directe sur la question de la séparation — et cela va de soi. Par contre, de par son orientation générale plus sociale que biblique, elle a accru le raidissement

combatif de l'Eglise confessante. Il est quasi impossible pour qui-conque vit en dehors de la Suède de s'orienter dans la confusion actuelle.. Des unités de choc sont actives, soit sous la forme du « mouvement de libération ecclésiastique », de plus en plus développé chez les jeunes, soit sous celle du « rassemblement ecclésiastique », fort souvent dénommé « Eglise confessante ». Leur raison d'être est l'incertitude prédominante quant à ce que sont l'Eglise, le culte, l'autorité normative en matière de foi, questions auxquelles les uns et les autres répondent clairement, durement, parfois même en contraignant la hiérarchie à capituler devant leur détermination : on le vit en particulier dans l'affaire de l'ordination d'une femme dans le diocèse de Vaexjoe en décembre 1969. L'évêque se vit interdire sa propre cathédrale par le doyen de celle-ci. Ayant transféré le service à l'ancienne cathédrale de Kalmar, officiants et fidèles ne purent gagner celle-ci qu'en passant entre des centaines de policiers appelés à la rescoufle pour assurer la possibilité de cette ordination, jugée par nombre de pasteurs comme contraire à la doctrine des Ecritures.

Par cet exemple, nous comprenons de quelle importance sont les thèses sur la femme formulées par les marxistes au sujet des récits de la Genèse telles que nous les citions plus haut. Une fois de plus le fond du problème apparaît être et demeurer celui de l'autorité des Ecritures.

Affirmation d'une ecclésiologie.

Il est certain que, dans un pays où il est nécessaire de se rendre au bureau de la paroisse pour avoir un extrait du registre d'inscription de membres pour constituer un dossier de permis de conduire, la séparation de l'Eglise et de l'Etat exige, de la part de la première, de préciser ce qui crée la qualité de « membre d'Eglise ». De très nombreux textes publiés ces derniers mois, se dégage la conviction qu'il ne saurait être question d'adopter une définition sociologique de l'appartenance à l'Eglise. La prédominance à Uppsala du devoir social et de la préoccupation des « frères » sur la doctrine biblique et sur la foi professée par l'Eglise universelle a amené les suédois à insister de plus en plus sur le baptême en tant que condition sine qua non d'appartenance à une Eglise composée de membres confessant Dieu, le Père et Créateur ; Jésus-Christ, le Fils, Sauveur et Seigneur ; le Saint-Esprit, vivificateur.

Il est exclu que la raison d'être de l'Eglise soit d'exister « pour les autres ». Sa mission est de former des hommes capables de confesser leur foi en Dieu Père, Fils, Saint-Esprit. Ensuite, et par simple voie de conséquence, ces hommes se mettent au service de leurs frères.

Le culte de l'Eglise est un acte dû à Dieu, un acte d'adoration et de louange, un acte où tous les fidèles gardent et maintiennent l'unité de l'Eglise en se soumettant à l'autorité souveraine de la Parole de Dieu et en partageant la foi des confesseurs de tous les

âges dans la réalisation de la communion des saints actualisée par la communion au corps et au sang de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Toutes les thèses sociologiques et humanitaires ne sont que des voies par lesquelles s'opère la dissolution interne de l'Eglise. Le « corps de Christ » n'existe plus. Comme Marie-Magdeleine au sépulcre le matin de Pâques, l'homme n'a plus qu'à pleurer : « On a pris mon Seigneur et je ne sais où on l'a mis ». Ici encore nous retrouvons la situation trouble de l'Eglise Réformée de France, reflétée par l'enquête sur *Civilisation Nouvelle et Rassemblement de la Communauté*.

L'événement « le plus important depuis la Réforme du XVI^e siècle ».

En 1964, l'épiscopat luthérien suédois avait appointé une commission chargée de préciser « *dans quel sens il peut être dit que la Bible est la Parole de Dieu* ». Lors de la session de janvier 1970, le même épiscopat a reçu le rapport de cette commission intitulé « *Compréhension et usage de la Bible* ». L'étude préliminaire de ce texte le fit présenter comme étant « le document ecclésiastique le plus hautement significatif au plan théologique qui ait été rédigé en Suède depuis la Réforme ».

Venant au jour moins de dix-huit mois après Upsal 68, et alors que tant de questions sont formulées sur la valeur de la Bible et son autorité, ce rapport est extraordinaire déjà en ce qu'il se trouve être la première « synthèse d'une doctrine de l'Eglise portant sur un point central de la foi » présentée en Suède. Il est non moins extraordinaire en ce qu'il se présente comme ayant atteint l'unité des points de vue sur toutes les questions abordées à la seule exception du pasteur féminin.

La commission procédait de deux principes : 1) « la compréhension de ce qu'est la Bible ne provient que de ce que la Bible déclare » et non de théories sur la Bible ; 2) l'usage de la Bible procède du sens accordé à l'affirmation qu'elle est « la Parole de Dieu ».

Nous ne pouvons pas ici présenter l'analyse d'un tel ouvrage. Soulignons seulement l'insistance avec laquelle il demande que compte soit tenu de l'histoire et en particulier de l'histoire du salut, éliminée par BULTMANN affirmant la non-importance des données de l'histoire puisque, en dépit de notre ignorance complète sur Jésus, « ce qui compte c'est la signification existentielle qu'eut sa personnalité pour la prédication de l'Eglise primitive » ! Comme il est inconcevable qu'un individu quelconque, du nom de Jésus, ait pu être à l'origine d'une réalisation de foi aussi étonnante que l'expansion de l'Eglise primitive, la thèse de BULTMANN s'avère insoutenable, et le rapport de la commission étudie longuement et avec précision la soi-disant « facticité historique » à l'origine de la rédaction des textes bibliques.

L'essentiel est, bien entendu, l'étude de la manière dont la

Bible est la Parole de Dieu. Cette étude comporte quatre parties. Le point de départ est le fait que l'Eglise tient la Bible pour la Parole de Dieu. Il importe de savoir comment l'Eglise a été amenée à la tenir pour telle, puis de comprendre l'importance, pour l'Eglise, qu'elle le soit. Ceci dit, il convient d'examiner : 1) *le rôle de la Bible*, c'est-à-dire ce qu'est la Bible en tant que moyen d'action de la grâce, instrument de la révélation de la loi et de l'évangile, autorité normative pour la foi et la vie du chrétien. 2) *Le contenu de la Bible* : les deux Testaments ; l'unité réalisée autour de Jésus-Christ crucifié et ressuscité comme Seigneur ; l'enseignement éthique concrétisant le commandement d'amour de Dieu et des hommes. 3) *La rédaction* et la présentation des ouvrages constituant la Bible. Enfin 4) *la réponse à donner à la question « convient-il de tenir la Bible pour la Parole de Dieu ? »*. Ici la préoccupation de ceux qui éprouvent intensément le besoin de directives claires est sensible dans la rédaction du texte et les conclusions tirées de l'ensemble de l'étude le sont à la fois avec humour, vivacité et précision de style répondant aux besoins de la cause.

Il est bien naturel qu'une importance spéciale ait été accordée à l'enseignement biblique sur la femme en fonction de la question éternellement brûlante du pasteur féminin ! Comme nous le disions tout à l'heure, c'est le seul point où la commission ait jugé bon de laisser un de ses membres exprimer des convictions autres que celles de ses neuf collègues, concluant sur « l'impossibilité de trouver dans le Nouveau Testament des textes autorisant à penser que le ministère pastoral, tel qu'il est actuellement conçu, dût être la seule forme de ministère dans l'Eglise ».

Que des réserves aient pu être expressément formulées sur la question de l'admission de la femme au pasteur s'apparente à une autre réaction qui, peu à peu, se fait jour ça et là au fur et à mesure que ce document est connu : n'y a-t-il pas un danger à isoler les Ecritures de la Tradition et du Ministère considérés par LUTHER et par le luthéranisme authentique comme les trois éléments constitutifs de l'existence de l'Eglise ? La question est d'importance. Ce qui se produira au cours des prochains mois attestera si elle est ou non bien fondée et si ce document peut devenir le point de départ d'une reprise en considération, dans la plénitude de sa signification, de la doctrine de l'Autorité souveraine des Ecritures, escamotée à Upsal lors des débats sur le renouveau de la Mission et de l'Evangélisation.

C'est sur ce point décisif que nous arrêterons cette étude. C'est du reste là son terme logique car de l'acceptation ou du refus de cette Autorité normative dépend l'existence même de l'Eglise en tant qu'Eglise de Jésus-Christ. Puisse cette présentation de la Suède au seuil du printemps de 1970 permettre à certains membres de nos Eglises de se rendre plus nettement compte des dangers qui menacent celles-ci et dont on mange déjà en Suède les fruits empoisonnés.

QUELQUES LIVRES CATHOLIQUES

par Pierre PETIT.

La presse et les divers moyens d'information attirent fréquemment notre attention sur les relations qui unissent les évêques avec le pape d'une part, avec leurs prêtres d'autre part. Ainsi les titres récents des journaux nous apprenaient-ils que l'épiscopat de Hollande était en difficulté entre Rome et son synode, parce qu'il avait retenu le vœu de celui-ci, que sacerdoce et célibat soient disjoints dans la discipline de l'Eglise latine. Bien d'autres actualités nous donnent l'occasion d'observer dans quelles conditions s'opèrent décentralisation, déromanisation, entrée dans un fonctionnement collégial et synodal. C'est dire que, si déjà nous nous sommes référés aux actes de Vatican II qui ont traité de cette matière, il est vraisemblable que nous le ferons encore dans les années prochaines.

C'est dire aussi que la collection *Unam Sanctam*, qui avait publié texte et commentaire de la Constitution *Lumen Gentium* sur l'Eglise, nous rend encore service quand, dans le dernier volume de sa série mais, elle nous propose *La charge pastorale des évêques, Décret « Christus Dominus »* (n° 74, Paris, Editions du Cerf, 1969 ; 466 pages). Comme les autres volumes celui-ci contient le texte conciliaire latin et sa traduction française. Les commentaires qui suivent sont l'œuvre d'évêques et de prêtres dont les noms sont généralement peu connus parmi nous : Mgr W. ONCLIN (Les évêques et l'Eglise universelle), le Père H. M. LEGRAND (Nature de l'Eglise particulière et rôle de l'évêque dans l'Eglise), Mgr BÉZAC (Évêques coadjuteurs et évêques auxiliaires), chanoine F. BOULARD (La curie et les conseils diocésains, Le clergé diocésain)... Divers textes d'applications suivent en annexes.

En d'autres volumes de la même série, parole avait été donnée à des théologiens protestants. On imagine ce que l'un d'eux aurait pu écrire en marge de ce document et comment ses libres propos auraient éclairé les conséquences doctrinales des dispositions prises là par Vatican II.

M. l'abbé René LAURENTIN, chroniqueur attitré du catholicisme contemporain dans le journal *Le Figaro*¹, avait, après ses volumes sur le concile, publié deux livres sur le premier synode tenu à Rome, l'un sur son enjeu, l'autre sur son bilan². Il a poursuivi la même entreprise : *Enjeu du deuxième synode et contestation dans l'Eglise* (Paris, Editions du Seuil, 1969 ; 884 pages).

Il convient de souligner la deuxième partie du titre pour annoncer ce qu'on trouve principalement dans cet ouvrage : étude du « phénomène contestataire » lié aux événements de 1968, analyse de la « crise », description des « réformes de structures » qui sont en cours. Sont ensuite observés « les mouvements de base » en liturgie, en ascèse et mystique, en politique, en théologie proprement dite, et posées quelques « questions brûlantes », selon une expression que M. LAURENTIN emprunte à M. FESQUET³, mais dont on peut considérer qu'elle appartient au domaine public : la régulation des naissances, le célibat des prêtres, les divorcés, les mariages mixtes, l'intercommunion, l'élection des évêques et du pape, le problème de l'autorité... Ensuite et plus brièvement M. LAURENTIN traite de ce que fut la préparation du synode.

Tout au long de ces pages le « théologien-journaliste » — expression qui ne doit pas être entendue péjorativement — montre les qualités que nos lecteurs ont déjà appréciées : une sûreté d'information, une clarté d'exposition, une aisance de style, qualités qui produisent peut-être une excessive impression d'optimisme.

Les mêmes difficultés, les mêmes recherches, on les retrouve dans le dossier publié par les éditions Desclée De Brouwer sous le titre : *Les catholiques hollandais* (Paris, 1969 ; 214 pages). La série des dialogues que contient ce livre est ouverte par le Père SCHILLEBEECKX. Il répond aux questions que les meneurs du jeu lui posent sur sa vocation, sa carrière et sa pensée de théologien. La série se termine sur le mouvement Schalom, dont *Paris-Match* révéla jadis l'existence au grand public (n° de Noël 1966) et dans lequel se rencontrent des protestants aussi bien que des catholiques. En cours d'enquête on entend le pasteur VAN DE AKKER, de Bois-le-Duc, qui, très engagé dans l'œcuménisme, a parfois donné prise aux critiques de ses coreligionnaires. Il raconte sans apprêt, lui aussi, sa vie et son expérience, avant d'aborder plusieurs points qui font difficulté en œcuménisme : le pape, Marie, l'eucharistie... On admire comment la compétence et l'agrément vont de pair en cet ouvrage tout au long des diverses questions et réponses. Point n'est besoin d'être un théologien de métier pour en tirer profit.

¹ Ce qui semble lui assurer auprès de nos coreligionnaires une audience moindre que celle de M. Henri FESQUET, chroniqueur religieux du *Monde*.

² Nous les avons signalés dans notre dernière chronique. Cf. *La Revue Réformée*, n° 77-1969/1, p. 35.

³ *Trois Questions brûlantes à Rome* (Paris, Grasset, 1964). Ch. Id., n° 61-1965/1, p. 33-34.

Fin 1968 et début 1969 le conflit et l'expérience pastorale de l'*Isoletto*, dans la banlieue populaire de Florence, ont tenu bonne place dans la presse, particulièrement dans la presse religieuse. Comment naquit ce conflit, ce que fut cette expérience, un livre nous l'expose : *L'expérience chrétienne de l'Isoletto*, suivi de *A la rencontre de Jésus* (Paris, Editions du Seuil, 1969 ; 208 pages et 25 fiches). Dans la centaine des premières pages M. Jacques SERVIEN décrit l'Eglise de Florence ; il présente les « hommes en recherche » dans la Toscane, puis Don MAZZI, le curé de l'*Isoletto*, avant et pendant son ministère, jusqu'aux difficultés que lui opposa son archevêque, le cardinal FLORIT. Captivant, comme celui d'une histoire vraie à laquelle aucun d'entre nous n'est étranger, ce récit est suivi d'un document. Il occupe plus de la moitié de l'ouvrage. C'est tout d'abord « le livre des catéchistes » ; ce sont ensuite les « fiches pour les enfants ». Ce catéchisme n'a pas l'ampleur du fameux catéchisme néerlandais⁴. Très dépouillé, très proche de l'expérience, il est une tentative conforme à son titre : *A la rencontre de Jésus*. Tous ceux qui travaillent avec le double souci du réalisme et de la fidélité à faire passer le message évangélique, dans des situations analogues à celle de Don MAZZI et de ses amis, feront leur le propos de M. Jacques SERVIEN : « C'est de telles expériences plus que d'études de cabinet que devrait naître le renouveau catéchistique ». (p. 129).

* * *

Comme dans le quartier de l'*Isoletto*, en maintes autres banlieues se posent les problèmes de l'implantation, l'existence, le témoignage et le service de l'Eglise. Devant l'urbanisation rapide et tandis que le monde rural s'amenuise tous les chrétiens sont en alerte. Protestants de France, moins bien équipés, moins bien situés que les catholiques, nous pouvons profiter des enquêtes et des réflexions auxquelles ils se livrent.

Deux professeurs de l'Université de Louvain, MM. F. HOUTART et J. REMY, ont rassemblé divers articles écrits au cours des dix dernières années, sous le titre : *Milieu urbain et communauté chrétienne* (Collection « Eglise et civilisation contemporaine », Paris, Mame, 1968 : 390 pages). Le problème urbain est considéré comme « une expression et un accélérateur de la civilisation dans laquelle nous vivons ». (p. 11). Ville et structures religieuses, Formes de relations et de groupes en milieu urbain, telles sont les deux premières parties de ce recueil. Y apparaissent aussi bien les villes de l'Afrique ou de l'Amérique du Sud que celles de l'Amérique du Nord et de l'Europe, dans un riche condensé de résultats et d'interprétations d'enquêtes. La troisième partie traite des « institu-

⁴ Une introduction à la foi catholique, le nouveau catéchisme pour adultes réalisé sous la responsabilité des évêques des Pays-Bas. IDOC-FRANCE. Distribué par PRIVAT, Toulouse, 1968 ; 654 pages, et un dossier « Les grands points discutés du catéchisme hollandais ».

tions et communautés chrétiennes en milieu urbain » ; les formes nouvelles de l'Eglise sont étudiées là aussi bien comme faits ou groupes sociaux que comme assemblées liturgiques, voire eucharistique. Un livre aussi dense, à cause de la quantité et la qualité de la matière qu'il fournit à notre information et notre réflexion, ne se résume pas, il s'utilise et s'exploite⁵.

Très différent est le gros volume de M. l'abbé Joseph COMBLIN : *Théologie de la ville* (Paris, Editions Universitaires, 1968 ; 494 pages). Originaire de l'Université de Louvain, établi en Amérique latine — il professe depuis plus de dix ans à l'Université catholique de Campinas (Brésil) —, l'auteur est déjà connu de nos lecteurs. Il avait écrit sur l'Action Catholique d'une façon originale et intéressante. Plus récemment il publié une volumineuse *Théologie de la Paix*⁶.

Une théologie de la ville ! D'emblée, coupant court au propos de qui s'étonnerait devant ce projet, l'auteur invoque l'exemple de saint Thomas d'AQUIN, cite le *De regimine principum*⁷ et rappelle l'ancienne conjonction entre la dogmatique et l'art, politique voire architectural, de construire des villes... Il s'insère dans une tradition qui, unissant urbanisme et humanisme, s'exprime dans le Moyen Age et la Renaissance, et bien avant, et le conduit à citer, plus près de nous, aussi bien M. Gaston DEFFERRE que LE CORBUSIER...

M. COMBLIN commence par s'expliquer — c'est son premier chapitre — sur les principes de sa méthode théologique ; ils englobent non seulement Israël et l'Eglise, mais aussi les réalités diverses de l'existence des hommes, parmi lesquelles la ville tient bonne place. Abordant alors son ouvrage il trace, en une grande fresque, l'histoire « théologique » de la ville : sa négation (en Israël), son affirmation (la ville païenne), et le dépassement (en régime chrétien). Jérusalem occupe — qu'on ne s'inquiète pas à son sujet ! — sa place dans cette fresque.

Dans les chapitres suivants la ville est considérée et comme cité de Dieu — lieu de réconciliation, elle est « laïque et démocratique », expose-t-il, — et comme cité des hommes. Enfin il en vient, longuement, au mode d'existence de l'Eglise dans la ville (chapitre cinquième), puis à l'étude du cheminement « de la ville à Dieu » (sixième et dernier chapitre).

Que ce schéma, lecteurs, provoque votre curiosité ! La construction est originale ? Son architecture prête à critique ? L'auteur l'entendra sans doute. Encore vaut-il la peine qu'on les exa-

⁵ MM. François HOUTART et Jean REMY citent plusieurs noms connus, de l'Amérique et de l'Europe : Joseph Fichter et Gibson Winter, Jean Labbens, Conord Ward et F. Isambert. Ils recommandent la lecture de la *Revue Internationale des Etudes Socio-Religieuses : Sovial Compass* (Louvain), placée depuis 1959 sous la responsabilité de la Fédération internationale des Instituts de Recherches sociales et socio-religieuses.

⁶ Cf. notre chronique dans *La Revue Réformée*, n° 50-1962/2, p. 31-32.

mine. La vocation, la signification de la ville dans le dessein de Dieu n'est-elle pas majorée ?... Mais donnons un instant la parole à M. COMBLIN, pour un propos qui relève et de la théologie systématique et de la théologie pratique :

« La structure de l'Eglise locale doit devenir transparente dans les édifices par lesquels l'Eglise rend corporelle sa présence dans la ville. Car l'Eglise n'est pas seulement une réalité invisible présente dans le cœur de ses membres. Elle donne aussi les signes de sa présence, de sa mission et de toute l'économie divine du salut. Nos églises actuelles ne signifient plus rien. Il faut les repenser à partir de la mission de l'Eglise dans la ville.

« La ville est ainsi le signe de l'avènement du Fils et de la rencontre du Père, et il appartient à l'Eglise de mettre ce fait en évidence et de faire l'éducation des hommes pour qu'à partir de la ville, ils apprennent à faire l'ascension qui mène à Dieu, c'est-à-dire, à la Ville nouvelle et éternelle où Dieu règne éternellement avec l'humanité unie comme une épouse bien-aimée au corps ressuscité de son Fils fait homme ». (p. 470-471).

Etonnant ? Excessif ? Et quelque peu « jargonnant » ?...

* * *

Parlerons-nous encore des prêtres ?⁷.

Revenant un peu en arrière, nous faisons mention de deux petits volumes que nous aurions pu signaler dès l'année dernière. Parus dans la collection « Chrétiens de tous les temps », ils contiennent des textes choisis et présentés par M. de CHALENDAR, textes nombreux et divers qui nous informent et sur la situation des prêtres en France à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, et sur l'opinion qu'on entretenait à leur sujet : *Les prêtres au Journal Officiel 1887-1907* (Paris, Editions du Cerf, 1968. Tome I : Milieu, tâches, relations ; Tome II : Situation, finances, politique ; 224 et 244 pages).

Dans la même collection, paru peu après ces deux-là, un volume traite de la crise du ministère sacerdotal en un autre temps : le Moyen Age, et d'une réforme, celle qui fut entreprise par l'institution des « chanoines réguliers ». Leur histoire, mieux connue, plus estimée qu'elle ne fut dans le passé, est éclairée par les quelque quatre-vingts textes, courts mais significatifs, que le Père François PETIT, de l'ordre des Prémontrés, présente ici : *La réforme des prêtres au Moyen Age, pauvreté et vie commune* (Paris, Editions du Cerf, 1968 ; 180 pages). La grande époque de ces fondations se situe entre le milieu du XI^e siècle et le milieu du XIII^e siècle.

⁷ « Du gouvernement royal » : cette œuvre fut souvent attribuée à saint THOMAS D'AQUIN. Il n'en fut vraisemblablement que partiellement l'auteur.

⁸ Nous l'avons déjà fait. Cf. *La Revue Réformée*, n° 77-1969/1, p. 36 et s. ; n° 67-1966/3, p. 37 et s.

Ce sont les temps modernes qui tiennent la plus grande place, à vrai dire presque toute la place, dans le petit livre, largement documenté, bien fait, de M. Pierre PIERRARD : *Le Prêtre français* (Paris, Bloud et Gay, 1969 ; 192 pages). Depuis le concile de Trente jusqu'à la crise actuelle il trace avec précision les aventures et mésaventures de la condition sacerdotale. A pareil rythme il peut paraître que l'auteur risque d'établir un aide-mémoire, aride pour qui ne serait pas averti par d'autres études ou informations. Sont cités des ouvrages divers dont on aimerait connaître le contenu : monographies, mémoires, romans... Cependant il nous semble que, lu d'autant plus lentement qu'il est plus succinct, le livre de M. PIERRARD est propre à instruire et intéresser les lecteurs de *La Revue Réformée*⁹.

Il va de soi qu'on pourra, en profitant de quelques soirées libres, ouvrir un autre ouvrage qui, d'une autre manière, retenant notre attention sur un moment plus court de l'histoire du sacerdoce catholique, nous instruira aussi. Ce pourrait être, dans la « Bibliothèque d'Histoire et d'Archéologie Chrétiennes », le livre que M. Michel DUPUY vient de publier : *Bérulle et le sacerdoce, Etude historique et doctrinale, Textes inédits* (Paris, P. Lethielleux, 1969 ; 442 pages). Une préface de M. Jean ORCIBAL honore cet ouvrage.

Nous ne sommes plus au Moyen Age, comme avec l'histoire des fondations canoniales, mais dans les temps modernes, et dans la période de notre séparation entre catholiques et protestants. C'est à juste titre que M. ORCIBAL commence : « Nul ne doute qu'il faille placer le cardinal de BERULLE à l'origine de la spiritualité sacerdotale et de l'action réformatrice qui ont peu à peu donné au clergé français la physionomie particulière qu'il a conservée plusieurs siècles ». (p. 7). Jusqu'en notre temps son influence s'est exercée dans les Grands Séminaires, qu'ils aient été tenus par des Lazaristes, des Sulpiciens, des Eudistes, voire des prêtres diocésains. Toutefois presque rien n'avait été publié des écrits du cardinal de BERULLE sur le sacerdoce¹⁰. Avant de mettre sous nos yeux des textes inédits jusqu'à ce jour (p. 255 et s.) l'auteur traite magistralement de « Bérulle et le sacerdoce » : le prêtre en France vers 1600, dans les faits et dans la théologie ; l'origine et le dessein de l'Oratoire — non point Ordre ni Congrégation, mais société de prêtres, que BERULLE fonda en 1611 — ; et longuement ensuite, en une dizaine de chapitres dont on admire l'ordonnance claire et averte, l'enseignement sur le prêtre et l'eucharistie, la conduite des âmes, la condition théologiques, ecclésiastique, ascétique et mystique des prêtres...

⁹ Nous l'avons signalé trop sommairement l'an dernier. Cf. Id., n° 77-1969/1, p. 36, Note 6, *in fine*.

¹⁰ Cela explique le peu de place accordé à cette question par un maître de la qualité de M. Louis COGNET dans sa *Spiritualité Moderne* — Tome III, 2^e Partie, de l'*Histoire de la Spiritualité Chrétienne* (Paris, Aubier, 1966 ; 512 pages) —. ouvrage qui aurait mérité qu'on le signale ici.

On sait comment Pierre de BERULLE, dans la première partie de son existence sacerdotale, donna une part de son souci à la controverse anti-protestante. Il est l'auteur des *Discours de controverse*¹¹, dans lesquels on peut voir ce qu'il accorde et refuse aux réformés, et particulièrement au pasteur DU MOULIN, en ce qui concerne la doctrine du ministère. Si la doctrine de Pierre de BERULLE nous paraît faible en quelques points — par exemple lorsque, voulant éviter de « judaïser » en se référant aux prêtres de l'Ancien Testament, conscient qu'il est que le Nouveau Testament parle d'« anciens », il recourt à la loi naturelle, qui requiert une institution sacerdotale — ; si son style, au dire de M. Michel DUPUY, est d'une « lourdeur... pesante » en comparaison de « l'aisance de MORNAY et la vivacité de DU MOULIN », (p. 65) son intervention en une matière qui est de grande actualité dans nos travaux œcuméniques, est d'un intérêt certain.

Que la controverse d'antan, diverse et dans sa situation et dans son esprit selon qu'elle se déroula au XVII^e ou au XIX^e siècle, soit remplacée maintenant par le dialogue ou, peut-être plus exactement se soit transformée en un dialogue, c'est une banalité de le reconnaître. Parmi les innombrables publications qui en témoignent compte depuis peu une collection dont la croissance est rapide, à savoir la « Bibliothèque œcuménique » publiée par les Editions du Cerf.

Le premier volume de sa « série catholique », *Oecuménisme et problèmes actuels* (Paris, 1969 ; 212 pages), a pour auteur le successeur du cardinal BEA, Mgr WILLEBRANDS. Riche et divers il contient toute une série d'articles : l'Eglise catholique et les Eglises orthodoxes après Vatican II ; la Bible et le mouvement œcuménique et la sécularisation ; réforme et Réformation aujourd'hui ; diversité dans l'unité ; l'eucharistie sacrement de l'unité ; la responsabilité œcuménique en matière d'information ; l'œcuménisme, une occasion de paix pour les hommes ; la théologie dans la cité de l'homme — sa crise, son renouveau, son sens — ; témoignage commun et prosélytisme. Si nous avons reproduit tous ces titres de textes préparés pour les circonstances les plus diverses, c'est afin que nos lecteurs aient connaissance des dimensions du champ que l'auteur, interprète qualifié du catholicisme d'aujourd'hui, examine, explore.

Construit, plus concis est le premier volume de la « série protestante » : *Situation de l'œcuménisme en perspective réformée* (1969 ; 112 pages). Il contient le cours que le professeur Jean Bosc, de la Faculté de théologie protestante de Paris, enseigna durant l'année 1967-1968 à l'Institut Supérieur d'Etudes Oecuméniques qui fonctionne dans la capitale. Quatre chapitres le composent : la tradition réformée, les Eglises réformées et l'œcuménisme, bilan

¹¹ Première édition à Paris en 1609 sous le titre « Discours sur le sujet proposé en la rencontre du R.P. Gontier et su Sieur du Moulin ». Deuxième édition en 1644 sous le titre abrégé que nous mentionnons ci-dessus.

et nouveauté, difficultés et cheminements d'avenir. Apparaissent dans ce cours les grandes questions dogmatiques sur lesquelles nous sommes divisés, en voie de meilleure compréhension mutuelle, voire d'accord en certains cas : eucharistie, Evangile-Loi, ecclésiologie, justification par la foi, ministère, succession apostolique. Elles sont traitées avec la fermeté doctrinale qu'on reconnaissait chez l'auteur, en même temps qu'avec l'attention à l'égard de l'autre, catholique, orthodoxe, que la qualité de son intelligence et de son cœur, en même temps qu'une longue expérience, entretenaient. Le Père LE GUILLOU qui, avec estime et amitié, préface ce petit livre, souligne à juste titre que l'œcuménisme est « désormais immanent à toutes les recherches chrétiennes ». Peut-être a-t-il déclaré un peu sommairement, auparavant, que « ce ne sont pas les gestes inconsidérés qui donneront (à l'œcuménisme) un éclat nouveau », que « ce ne sont pas les chances d'un œcuménisme purement séculier qui sauveront l'œcuménisme ». On peut en effet estimer que tous les gestes autres que le dialogue entre théologiens accrédités, ou accomplis sans l'approbation des autorités épiscopales et synodales, ne sont pas nécessairement « inconsidérés » ; que la dimension « séculière », par ailleurs, permettra peut-être à l'œcuménisme de prendre le second souffle dont de bons esprits craignent aujourd'hui qu'il ne manque.

Dans bien des conversations de protestants, qui dit aujourd'hui œcuménisme dit mariages mixtes et difficultés de tous ordres qu'ils entraînent. On ne s'étonne donc pas que la même « Bibliothèque œcuménique » ait publié, dès son numéro 4, dans la « série catholique », les textes du colloque de Nemi¹² : *Le problème des mariages mixtes* (1969 ; 164 pages ; texte original chez Herder et Cie, à Vienne, en 1968). On trouve là, d'abord un long examen de « la question des mariages mixtes à la lumière de l'Écriture » (par Dom Jacques DUPONT, bénédictin), puis une étude de théologie pratique (par Franz BÖCKLE) et une autre, sur « le Droit canon après Vatican II » par X. ORSY), enfin un exposé de « pastoriale » (par le Père BEAUPERE). Quelques statistiques sont présentées en fin de recueil. Dans quel sens allaient les propos de ce colloque ? « La forme canonique¹³ ne devrait pas être exigée pour que le sacrement soit valide ; les enfants devraient tous être élevés dans la même religion¹⁴ ; en considération de l'harmonie et de l'unité du mariage, l'un des parents devrait tolérer que l'autre

¹² Ce colloque réunit les théologiens catholiques dont les rapports sont ici publiés, avec des délégués du Conseil Oecuménique des Eglises. .

¹³ Constatant souvent d'étonnantes ignorances sur le sens de cette expression, nous nous permettons de rappeler qu'il s'agit de la loi ecclésiastique selon laquelle l'Eglise romaine considère comme valides les seuls mariages de catholiques contractés devant elle.

¹⁴ Le terme « religion » employé ici est celui qu'emploie le Droit Canon. On peut considérer qu'il n'est pas très heureux. Il s'agit de dénominations ou de confessions chrétiennes différentes, mais d'une seule religion.

communique sa foi à leurs enfants »¹⁵. Avec réalisme le Père P.A. VAN LEEUWEN constatait d'ailleurs : « Les législations ecclésiastiques exercent fort peu d'influence, et on peut supposer que cette influence ira en s'affaiblissant encore »¹⁶.

Quoi qu'il en soit, théologiens, responsables ecclésiastiques, continuent d'accorder une attention souvent méticuleuse à toutes décisions disciplinaires et pastorales en cette matière. Ainsi fait l'inspecteur ecclésiastique SWEETING quand il publie, au Editions du Cerf mais en dehors de la « Bibliothèque œcuménique », *Les Eglises et les mariages mixtes* (Paris, 1969 ; 228 pages). Pourquoi ce dossier ? interroge-t-il. Il a « pour seule intention de rassembler des textes éparpillés de sorte qu'on puisse commodément en prendre connaissance ou les consulter ». Pour qui ? Pour les prêtres et les pasteurs « constamment amenés à réfléchir à nouveau sur ce sujet » — mais ne l'a-t-on pas fait à satiété ? — ; pour « tout laïc », « tout chrétien » de Suisse et de France « désirant bénéficier de la réflexion des Eglises, connaître les dispositions qu'elles ont prises, s'associer à l'attention théologique et pratique que requièrent les mariages mixtes ». Sans doute M. SWEETING a-t-il rassemblé là le dossier utile de documents qu'on ne trouvait réunis nulle part et, ce faisant, a-t-il rendu service à quelques pasteurs, quelques laïcs, quelques théologiens. Mais la constatation réaliste du Père VAN LEEUWEN, que nous avons rapportée plus haut, doit nous avertir de l'intérêt limité qu'ils présentent pour qui se place dans la perspective de la vocation missionnaire de l'Eglise aujourd'hui.

En débordant le propos de la présente chronique signalons que la « Bibliothèque œcuménique » a publié la traduction française du livre allemand de Heinz ZAHRNT *Aux prises avec Dieu, la théologie protestante au XX^e siècle* (n° 5 ; 1969 ; 498 pages). Ce qui nous donne l'occasion de souligner comment depuis quelques années, dans notre pays de protestantisme minoritaire, éditeurs et auteurs catholiques, ou traduisant et publiant des ouvrages étrangers, ou étudiant l'œuvre des théologiens protestants que la plupart d'entre nous ne lisent pas dans leur langue originale, accélèrent l'échange et la collaboration œcuméniques, non seulement dans le domaine biblique, mais dans tout le champ de la théologie¹⁷.

¹⁵ Telles sont du moins les conclusions de X. ORSY au terme de son rapport, p. 118-119. Débordant les frontières dogmatiques et juridiques des Eglises il existe des foyers mixtes qui répudient un tel choix et ne vivent que dans une foi commune. Leur existence et leur sérieux ont une signification pour les responsables ecclésiastiques.

¹⁶ Cela, nous nous répétons, ne doit pas être interprété uniquement comme un laisser-aller, mais aussi, en certains cas, comme un appel à dépasser les disciplines ecclésiastiques actuelles. p. 160.

¹⁷ La brève bibliographie qu'on peut consulter à la fin du livre de ZAHRNT montre l'importante proportion des catholiques qui sont soit les auteurs d'études critiques sur l'œuvre des théologiens protestants, soit leurs éditeurs. BULTMANN

Si, laissant de côté l'irritante et très ecclésiastique question des mariages mixtes, nous abordons un autre aspect de la vie théologique on va voir comment nos recherches se font ensemble et en collaboration continue.

On sait quelle attention, protestants de France, nous apportons au problème du « développement »¹⁸. M. René LAURENTIN, décidément présent sur tous les lieux de l'actualité, a publié un livre intitulé *Développement et salut* (Paris, Editions du Seuil, 1969 ; 334 pages). Il introduit dans la connaissance du sujet : sources catholiques du mouvement en faveur du développement, pionniers catholiques, significations diverses du mot. Puis, en utilisant les matériaux bibliques et ecclésiastiques, il met en place les éléments d'une construction théologique, examinant au cours de son travail le lien entre développement et salut, les ambiguïtés du développement au regard de la doctrine chrétienne, les problèmes de la violence ou de la fin et des moyens, la situation de la mission en relation avec le développement...

On ira plus avant et plus profondément dans la réflexion théologique en utilisant deux ouvrages du Père MANARANCHE : *Quel salut ?* (Paris, Editions du Seuil, 1969 ; 236 pages) et *Y-a-t-il une éthique sociale chrétienne ?* (Même éditeur, 1969 ; 254 pages).

Précédemment le même auteur s'était expliqué déjà sur sa foi : *Je crois en Jésus-Christ* (même éditeur, 1968). Il va plus avant : « Pour nous, les hommes, et pour notre salut, il descendit du ciel. — Glissée à sa place parmi les affirmations énormes du Credo, cette petite phrase semble couler de source. En réalité, nous savons bien qu'elle nous fait difficulté aujourd'hui, surtout à cause du mot *salut*, qui s'y révèle pourtant comme le nerf de l'argumentation, mais qui nous paraît plein d'ambiguïté. Autant s'en expliquer franchement ». Ce qu'il entreprend sur le champ, faisant principalement œuvre de dogmaticien, tandis qu'il fera surtout œuvre d'éthicien dans l'ouvrage que nous signalerons ensuite. Cependant il ne se considère pas comme un théologien très expert, mais seulement, dit-il, comme « un croyant un peu cultivé qui essaie de comprendre ».

est édité au Seuil, TILLICH chez Castermann (*Le courage d'être, Dynamique de la Foi*) et chez Desclée de Brouwer (*La dimension oubliée*)...

Desclée De Brouwer a publié en français le livre de J. SPERNA WEILAND : *La nouvelle théologie*, livre traduit du néerlandais (Paris, 1969 ; 300 pages). L'auteur est professeur à Amsterdam après avoir été pasteur à Rotterdam. — Nous précisons que les deux ouvrages, de ZAHRNT et de SPERNA WEILAND, sont de par leur composition et leur rédaction accessibles à tout chrétien qui, se refusant aux jugements a priori et non avertis, entend être informé de la vie théologique actuelle. ZAHRNT déclare d'ailleurs dans sa préface : « Je ne me suis jamais demandé en écrivant ce livre si je m'adressais surtout à des théologiens ou à des non-théologiens ».

Ce serait enfin un oubli peu pardonnable que de ne pas mentionner l'édition française, dans la « Bibliothèque œcuménique » plusieurs fois mentionnée ci-dessus, du remarquable traité de H. MÜHLEN : *L'Esprit dans l'Eglise*. (1969 ; 2 vol., n° 6 et n° 7 ; 299 et 307 pages).

¹⁸ « Quel Développement et pour quel Homme ? fut le thème principal de la XIII^e Assemblée Générale de la Fédération Protestante de France, à Grenoble, les 8-11 novembre 1969.

La démarche du Père MANARANCHE se déroule en trois moments : la symbolique, les avatars, le signe du salut. Tour à tour sont étudiées les notions de la symbolique traditionnelle : justice de Dieu, jugement de Dieu, dette (rachat, sacrifice, réconciliation), damnation, bonheur enfin, chapitre qui se termine sur l'eucharistie comme « école terrestre du bonheur »¹⁹.

Vient en seconde partie, occupant tout le centre de l'ouvrage, une lecture des vingt siècles de l'histoire de l'Eglise. Elle est faite selon deux considérations. La première concerne la démarche de la foi qui va « de l'expérience du salut à la personne du Sauveur » ; l'auteur l'observe dans l'itinéraire spirituel des apôtres et dans l'approfondissement du dogme par les Pères de l'Eglise. La seconde est celle d'une « inflation et rationalisation du salut ». Comment y est-on venu ? A la suite du schisme, l'Orient a manqué à l'Occident. Puis vint « la coupure de la Réforme, braquant le protestantisme sur un souci de justification qui se désintéresse de la christologie. L'Europe chrétienne est alors lentement déportée, par étapes, jusqu'à un humanisme athée qui conserve la réconciliation dans le Médiateur » (p. 118).

« C'est par rapport à ce mouvement historique, dit le Père MANARANCHE, que nous pourrons tenter de nous comprendre aujourd'hui. » Quand il réfléchit sur le fait que les principaux courants de l'athéisme ont pris naissance dans l'Europe marquée par la Réforme, il n'entend pas vilipender celle-ci à bon compte, il ne reprend pas les arguments de l'apologétique catholique contre le protestantisme — « il ne s'agit pas de ranimer de vieilles querelles » (p. 139) —, mais, discernant une plus grande responsabilité, dans l'évolution occidentale, chez LUTHER que chez saint ANSELME, il « ne peut s'empêcher de remarquer que c'est la foi qui, en LUTHER, prend l'initiative de répudier la raison, avant que la raison ne se révolte contre la foi », ajoutant que « la dénonciation d'une ancienne solidarité — sur bien des points trompeuse, il est vrai — est une arme à double tranchant ». (p. 142). Par ces allusions trop sommaires nous espérons montrer quel intérêt on prendra à suivre la lecture que fait le Père MANARANCHE de la Réforme luthérienne considérée dans sa relation avec les philosophies qui la suivront : « le déisme ou le salut moralisé (KANT) », « la réconciliation logique » (HEGEL), « la réconciliation humaniste », (FEUERBACH), jusqu'à « la réconciliation pratique » (MARX)²⁰.

Toute la troisième partie interroge : qu'est-ce que le signe du salut ? et ce faisant traite du triple rapport de l'Eglise au Christ, de l'Eglise à ses fidèles — ce qui ne nous étonne pas ; nous sommes en théologie catholique — et de l'Eglise au monde ; et inter-

¹⁹ On sait quelle place tient « le bonheur » dans la construction théologique de saint THOMAS d'AQUIN.

²⁰ Le Père MANARANCHE renvoie particulièrement aux *Thèses de Heidelberg* (Martin LUTHER, Oeuvres, Genève, Labor et Fides, Tome I ; 1957, p. 135-136), où sont distinguées les deux théologies, l'une de la gloire (refusée), l'autre de la croix (conservée, ou plus exactement acceptée et prêchée).

roge encore : peut-on rassembler le signe du salut ? L'auteur répond en distinguer divers types — quatre — de rassemblements auxquels les croyants peuvent participer. « Il semble, constate-t-il, que les chrétiens aient du mal à admettre l'Eglise et à vivre l'Eglise. » Est-ce étonnant ? Il est évident qu'ils succombent en ce moment à une véritable inflation ecclésiologique, en se braquant sur des problèmes de technocratie intérieure... de néo-institutionnalisation. » (p. 217.) Après quoi l'on n'est pas étonné que la conclusion, maintenant la lecture d'une « dérive de quatre siècles », se termine sur l'appel à porter au monde, menacé de « rachitisme spirituel », « à temps et à contre-temps cette Bonne Nouvelle moins que jamais dépassée ». (p. 224).

Le débat sur le rôle de Martin LUTHER, ses responsabilités dans l'évolution philosophique et théologique qui le suivit, est, une fois de plus, ouvert. Dans un langage vif, précis, le Père MANARANCHE nous aide à poser lucidement, à haute voix, une question que, chrétiens de ce temps, nous ne pouvons pas escamoter.

Y-a-t-il une éthique sociale chrétienne ? Le même auteur, qui nous fait profiter des cours qu'il a donnés à l'Institut Catholique de Paris, traite d'abord de « l'éthique chrétienne en difficulté », puis de « l'éthique sociale chrétienne en difficulté ». Dans son travail la référence aux recherches des théologiens protestants — et non seulement, comme chez M. l'abbé René LAURENTIN, celle aux sources catholiques ordinaires — tient une grande place.

C'est dans sa troisième partie qu'il en vient à construire « une éthique sociale chrétienne » (p. 171-243), en avouant d'abord sa perplexité : « d'un côté (l'Eglise) s'affirme *experte en humanité*, et de l'autre elle ne sait comment exprimer son *expertise* ». Après avoir analysé l'éthique sociale catholique, telle qu'elle s'offre à nous après Vatican II, et s'être interrogé sur la direction des recherches actuelles, qui « se caractérisent en ceci qu'elles dépassent le problème précis de l'éthique pour poser d'abord celui de l'*ecclésiologie*, qui leur semble plus fondamental », le Père MANARANCHE termine sur le pluralisme des vocations, dans l'Eglise qui est une : vocation du créateur, vocation de l'idéologue, du prophète, des autres qui sont « la piétaille des hommes et des femmes *ordinaires* »...

Livre averti, livre modeste, *Y a-t-il une éthique sociale chrétienne ?* porte son lecteur à penser que l'Eglise d'aujourd'hui, « affrontée aux perplexités de tout le monde », doit être elle-même modeste.

L'Histoire du Christianisme (à Paris, chez Beauchesne, en 40 fascicules) de Dom POULET, moine bénédictin, maintenant décédé, est connue. Sa conclusion générale sera constituée par deux fascicules dont le premier (1969 ; 256 pages), porte pour titre *Le mouvement théologique dans le monde contemporain* et pour sous-titre *Liturgie, Dogme, Philosophie, Exégèse*.

Sa première partie — cinq chapitres : *le mouvement liturgique du XIX^e siècle* — est empruntée, à peine modifiée, à l'*Histoire du mouvement liturgique* de Dom O. ROUSSEAU (Collection « Lex orandi », Paris, Éditions du Cerf, 1945). Toute la suite est l'œuvre de Dom A. KERKVOORDE, moine bénédictin lui aussi. Elle s'ordonne en deux temps : avant et après le Premier concile du Vatican. Regardant celui-ci comme un « événement important du point de vue théologique » il montre, avant lui, « la théologie (qui), repartie du néant ou à peu près, se hausse lentement, non sans heurts et difficultés de toute sorte, au niveau d'une science digne de ce nom », tandis qu'après le concile il décrit une « période marquée par la victoire de la néo-scolastique », jusqu'au modernisme à travers lequel s'ébauche une autre période, que ce fascicule ne décrit pas. Le XIX^e siècle apparaît comme le passage d'une théologie « apologétique » à une théologie « constructive ».

Dom A. KERKVOORDE a signalé, dans son introduction, « au moins l'ébauche d'une théologie cœcuménique ». Il tiendra des propos, dans cette ligne, avancera des appréciations qui peut-être étonneront l'un ou l'autre de ses lecteurs protestants :

« Des œuvres de théologie protestante libérale, comme celles de HARNACK, qui rejettent pratiquement toute foi dogmatique, ou des œuvres de théologie protestante orthodoxe, comme celle de Karl BARTH, qui veulent au contraire maintenir cette foi, ont montré, dans leurs conclusions, bien des points communs avec la tradition et la foi de l'Eglise catholique. » (p. 36.)

Ce qui est souvent, parmi nous, plus clair en ce qui concerne BARTH qu'en ce qui concerne HARNACK. Il louera aussi Auguste SABATIER pour son *Esquisse d'une philosophie de la religion d'après la psychologie et l'histoire*, dans laquelle il voit « un bel effort pour dépasser, par la méthode de l'intériorité, le positivisme et le naturalisme rationalistes » (p. 191), tout en soulignant son adogmatisme.

Dom A. KERKVOORDE note — à l'occasion du problème de Jésus — que la théologie protestante « conservatrice... produisait beaucoup de travail apologétique de moindre valeur (que la théologie libérale) ». De plus, elle se montrait généralement plus agressive vis-à-vis du catholicisme que le libéralisme qui, par certains aspects, s'en rapprochait... » (p. 220). Intéressé par ce dernier propos nous aimeraisons entendre une plus longue explication sur les continuités et les discontinuités, les parentés immédiates ou lointaines, qu'à travers le libéralisme protestant et le modernisme catholique on observe entre catholicisme et protestantisme. Pareille besogne débordait évidemment le projet de l'auteur.

Son franc-parler lui inspire des qualificatifs imagés. C'est ainsi que dans son chapitre sur « le triomphe de la néo-scolastique » il parle de l'« inusable Père R. GARRIGOU-LAGRANGE », auteur d'innombrables ouvrages. Plus loin il signale le tort qu'ont fait à la restauration thomiste en France, « l'incompétence et l'étroitesse » des professeurs improvisés. (p. 149, 151).

C'est aujourd'hui un difficile problème que celui de la distribution des études dans l'Université, et tout aussi bien dans les Facultés de théologie. En garde contre les cloisonnements il arrive qu'on les renforce. Pareil ouvrage a placé Dom A. KERKVOORDE devant la même difficulté. Une ordonnance claire, celle qui fut ici adoptée, risquait d'arracher ici ou là la trame de la vie théologique. Dans un exposé autrement conçu l'environnement culturel, les courants communs à toutes les Eglises, même vus de la rive catholique, se seraient peut-être mieux distingués. Mais la nécessité de l'information, d'une information critique certes — nous l'avons indiqué —, obligeait sans doute à faire le récit d'un mouvement, comme il fut fait ici, avant qu'on entreprenne le discours historique sur ce même mouvement²¹.

On retrouve le premier concile du Vatican de bout en bout de l'ouvrage de M. Gustave THILS²² : *L'infaillibilité pontificale, sources, conditions, limites* (Collection « Recherches et synthèses », Gembloux (Belgique) — J. Duculot et Paris — P. Lethieulleux, 1969 ; 266 pages). A l'occasion du centenaire de cette définition l'auteur a entrepris un « voyage dans les archives et les travaux du premier concile du Vatican ». Avec les qualités de méthode, et l'érudition qu'on lui connaît, il nous invite à l'accompagner dans ce voyage. Sans doute vivons-nous après Vatican II et dans son sillage, mais ce dernier concile, qui a enseigné sur l'épiscopat, sa sacramentalité, sa collégialité, et dont les actes ont paru mettre en question le fonctionnement moderne du gouvernement de l'Eglise romaine, n'est en rien revenu sur la définition de l'infaillibilité qui avait été donnée en 1870. Cela déroute parfois les observateurs protestants, au fil de l'actualité religieuse. C'est pourquoi il nous semble que le livre de M. THILS paraît opportunément. Nous avancerons une seule remarque : peut-être eût-il été intéressant de faire place, au cours de cette étude historique, aux réactions, aux appréciations des protestants qui suivirent de près les travaux et décisions de Vatican I²³.

En bien d'autres secteurs ecclésiastiques ou socio-religieux on peut admirer à quel rythme, avec quelle rigueur se mettent en place les éléments de l'histoire contemporaine de l'Eglise catholique en France et hors de France. Point d'année qui ne voie paraître un ou plusieurs ouvrages dignes d'être remarqués.

²¹ Tel quel, cet ouvrage abondant et précis rendra grand service, prenant place à côté de celui de HOCEDEZ, plusieurs fois cité d'ailleurs : *Histoire de la Théologie au XIX^e siècle*. (Paris, Desclée de Brouwer, 3 volumes.)

²² Nos lecteurs connaissent déjà M. THILS pour plusieurs de ses ouvrages. L'un d'eux est classique : son *Histoire doctrinale du mouvement œcuménique*. (Louvain, Imprimerie orientaliste, 1963.)

²³ La collection « Recherches et synthèses » (en Belgique chez Duculot et à Paris chez Lethieulleux, comme nous le signalons plus haut), collection qui comprend plusieurs séries : Morale, Histoire, Dogme, est déjà riche de plusieurs titres, parmi lesquels nous mentionnons particulièrement *Tertullien et les premiers moralistes africains*, de M. Michel SPANNEUT, et la *Théologie de la liberté religieuse*, de M. René COSTE, professeur aux Facultés catholiques de Toulouse.

« Abordant les faits religieux, le sociologue ne sera-t-il pas soupçonné de se comporter en thuriféraire ou en iconoclaste ? » Telle est la question que posent les responsables de la collection « Etudes de sociologie » quand ils la présentent au public. Ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux périls n'est tombée Mme Jeannine VERDES-LEROUX en préparant le livre intitulé *Scandale financier et antisémitisme catholique, Le krach de l'Union Générale* (Paris, Editions du Centurion, 1969 ; 256 pages).

Quel est le propos de l'auteur ? Étudier un scandale et ses effets. La conclusion à laquelle on aboutit est que, image d'un régime, le scandale éclaire son fonctionnement mais ne suffit pas pour le renverser. — Ce qui fit le scandale de l'Union Générale (1882) « tient en peu de mots : après les premiers échecs des conservateurs, une banque se constitua en affichant des convictions catholiques et des intentions politiques. Le succès, très vite venu, la grise et elle commet des imprudences et des délits, qui s'achèvent en faillite. Le gouvernement, alors républicain, entame immédiatement des poursuites ». (p. 43). Refusant de se reconnaître coupables les auteurs du scandale doivent désigner des responsables. C'est chose facile : l'Union Générale s'était constituée contre *la banque juive*.

Il convient de lire ce livre comme il a été composé et comme il nous est présenté. Cependant le scandale politique ou financier nous intéresse moins en lui-même que dans ses composantes religieuses. Or, à travers une abondante documentation, dans laquelle les *Semaines religieuses* de la plupart des diocèses de France tiennent une bonne place, documentation qui est exploitée avec rigueur, c'est, sinon « la naissance de l'antisémitisme » contemporain qui est reconstituée, du moins une des circonstances les plus importantes de son origine qui est analysée. Pareille enquête fait partie de l'histoire d'une Eglise attentive à toute son existence dans le monde, et non seulement aux formes de sa piété ou au contenu de sa prédication.

Nos lecteurs connaissent déjà la collection « Religion et société » (Paris, Casterman), illustrée par des titres tels que : *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, de M. Emile POULAT (1962), ou *Le simple prêtre*, de M. Joseph ROGÉ (1965). Deux titres nouveaux viennent de l'enrichir. L'un a encore M. Emile POULAT pour auteur : *Intégrisme et catholicisme intégral* (1969 ; 628 pages). L'autre, attendu depuis plusieurs années, est l'ouvrage de M. Jean-Marie MAYEUR : *Un prêtre démocrate, l'abbé LEMIRE. 1853-1928* (1968 ; 698 pages).

C'est bien la vie de l'abbé LEMIRE qui nous est retracée par M. MAYEUR : prêtre du diocèse de Cambrai — du diocèse de Lille à partir de la création de cet évêché en 1913 —, homme du Nord par sa connaissance, par son insertion dans son pays et par tout son ministère, et plus exactement flamand, venu à la politique non par doctrine, encore moins par ambition, mais par souci de servir le peuple auquel il appartenait, homme d'action et non théoricien,

fondateur de la Ligue du Coin de terre, maire d'Hazebrouck, député de 1898 à 1928. Mais cette vie est racontée dans tout son « environnement », et du coup c'est un moment de l'histoire du catholicisme en France qui nous est rapporté, une période particulièrement active et difficile, traversée par les courants religieux et politiques, théologiques et sociaux que l'on sait.

Tout cela est étudié avec un appareil documentaire extraordinaire, de tout ordre, ecclésiastique, administratif, politique, cadastral... Le séminaire où le futur prêtre est formé, la circonscription dont il devient le député, sont décrits avec la même précision, la même minutie. Parmi les documents et archives que l'auteur a utilisés les papiers de l'abbé LEMIRE occupent une place privilégiée ; abondants, ils sont gardés par Mlle ARBELET, sa collaboratrice. M. Jean-Marie MAYEUR ne s'est pas laissé submerger par la masse du papier, il en a tiré un remarquable parti. Il ordonne les grandes étapes de la vie du prêtre-député en six moments : du Petit Séminaire au Palais-Bourbon (1853-1898), « démocrate chrétien », « Catholique républicain » — la lecture du livre montre quel sens précis il convient de donner à ces deux titres successifs —, « rebelle ou martyr de la liberté » — où l'on voit son conflit avec les « intransigeants » et avec la hiérarchie elle-même —, enfin « l'apaisement » — qui suit la guerre de 1914-1918.

Dans son introduction l'auteur remarque que « la biographie n'est plus guère à l'honneur » en notre temps, où l'histoire religieuse elle-même porte sa préoccupation vers la vie du peuple chrétien. L'un et l'autre souci peuvent être ensemble satisfaits ; son ouvrage le montre²⁴.

On ne peut qu'admirer la somme et la qualité du travail dont M. Emile POULAT nous fait profiter. De son dernier livre, *Intégrisme et catholicisme intégral*, le titre serait énigmatique s'il n'était sous-titré : *Un réseau secret international antimoderniste, la « Sappinière » (1909-1921)*. C'est un dossier, aussi complet et fouillé que possible, dépouillé, mis en ordre avec le plus grand soin. Malgré l'accumulation des détails d'enquête ou d'interprétation on ne dévorerait comme un romain d'espionnage s'il ne s'agissait pas d'une Eglise, de l'Eglise catholique, et de personnages qui ne sont pas tous de second ordre, puisque la personne même du pape Pie X est en cause, canonisé bien qu'il ait approuvé le réseau de police et de délation qu'un prélat, Mgr BENIGNI, avait mis en place.

M. Emile POULAT a pris très tôt en mains le travail qui avait été entrepris par M. Jacques MAITRE. Dix années de labeur environ

²⁴ Les protestants apparaissent à quelques reprises dans ce livre. Hostile à la « juiverie » l'abbé LEMIRE fait cependant remarquer que spéculateurs et « financiers cosmopolites... appartiennent non seulement à la religion juive, mais à la religion catholique ou protestante » (p. 196). — En 1899 il dit son désaccord avec la recherche d'une alliance étrangère « sur l'eau et avec les hérétiques » (p. 208). Il demande à la Chambre qu'on mette fin à l'influence des missions méthodistes à Madagascar, « à cette domination religieuse derrière laquelle peut se cacher une influence politique » (p. 209). — Mais peu après il noue des relations avec Raoul ALLIER, avec Paul SABATIER (p. 269 et *passim* jusqu'à p. 511).

aboutissent à cette présentation des papiers que les catholiques d'Allemagne purent faire saisir en Belgique, en 1915, chez un des agents de Mgr BENIGNI, l'avocat JONCKX. On trouve dans ce dossier stupéfiant des pièces parfaitement inattendues dans le fonctionnement d'une Eglise : dans un lexique des « clefs » permettant de connaître le sens des mots employés dans les courriers on apprendra que « fer-blanc » ou « vacherie » désignait le protestantisme ; que *Telsee* signifiait la Suisse — pays de Guillaume TELL et des lacs, *see* — ... On trouvera aussi une étrange liste en date de 1918 dans laquelle les cardinaux sont l'objet d'appréciations aussi sommaires que féroces : « *intrigant* », « *bon mais nul* », « *réactionnaire mais aveugle* »...

Dans son avant-propos l'auteur a dit quelle prudence raisonnée le conduit, aujourd'hui comme jadis lorsqu'il commença d'écrire sur la crise moderniste : « Je m'en tiens à la simple publication d'un dossier ». Il a justifié sa « minutie d'entomologiste », que d'aucuns ont critiquée ; « J'ai continué ici à poursuivre la chimère de l'exactitude la plus humble : on ne sait jamais d'avance à quoi peut conduire la vérification d'une référence, la détermination d'une date, l'établissement d'une biographie ». (p. 10). Mais il a aussi avoué qu'il s'est pris parfois « à regretter le temps investi dans cette entreprise ». (p. 8). Comme on comprend l'exclamation de Mgr WEBER, l'ancien évêque de Strasbourg : « Que ce temps-là ne revienne jamais ! ».

De ce cauchemar peut-être salutaire on sortira en ouvrant et feuilletant le *Guide de la France religieuse et mystique* de M. Maurice COLINON, qui a pour co-éditeurs le Centurion et Tchou (Paris, 1969 ; 770 pages).

Nous aurions mauvaise grâce à éléver une objection de principe contre les qualificatifs *religieuse* et *mystique*, quelles qu'aient été les attaques de Karl BARTH et quelles que soient celles de « la nouvelle théologie » contre le premier terme, et quelle que soit la méfiance ordinaire que nous entretenons à l'endroit du second et de son ambiguïté. Pourquoi ce propos ? interrogera un de nos lecteurs. Parce que les protestants voisinent avec les catholiques, en cet ouvrage, chaque fois que l'occasion s'en présente. Cela n'est pas la moindre de ses originalités, et de ses qualités.

Bonne ou mauvaise grâce, on pourrait aussi relever quelques inexactitudes ou quelques maladresses de rédaction. Dans les premières pages une chronologie rappelle quelques dates : « 1629. Après la capitulation de La Rochelle (1628), l'épopée des Camisards cévenols touche à sa fin ». (p. 9). Or cette épopée n'a pas commencé ; elle date des années 1702-1704. — Plus loin, dans un « dictionnaire des religions représentées en France », on lit que « l'Eglise réformée... longtemps divisée entre *orthodoxes* et *libéraux*... a retrouvé son unité... doctrinale en 1988 ». (p. 95). Ce fut en 1938. — Beaucoup plus loin, sous la rubrique Pau, on apprend que ce n'est pas le Gave, mais l'Adour qui, face au château, passe sous le pont qui l'enjambe... (p. 544). Là encore on lit : « On pré-

tend que Jeanne d'ALBRET, pourtant farouche réformée, aurait invoqué (Notre-Dame du Bout-du-Pont) avant la naissance de Henri IV. C'est qu'avant la naissance du futur Henri IV en 1558 Jeanne d'ALBRET, qui passa à la Réforme en 1560, était « farouche » catholique...

Mais notre plaisir n'est pas de signaler ces broutilles, qui disparaîtront de la deuxième édition. Il est d'exprimer le plaisir que nous avons pris, plaisir des yeux ou de l'imagination. Villes et villages défilent, dans leur ordre alphabétique comme en d'autres guides, des bonnes tables ou des sites pittoresques. Ils montrent leurs églises et leurs chapelles. Ils décrivent leurs pèlerinages, évoquent les dates, les faits, les visages de leur histoire. C'est ainsi qu'on rencontre Jean CALVIN à Nérac, à Noyon, à Orléans ; Théodore de BÈZE à Vezelay (« Sur la colline sacrée naît un second Calvin ») ; que l'Edit de 1598 est évoqué à Nantes et sa révocation à Fontainebleau ; qu'on voit l'Institut Jean Calvin sur les bords du Tarn à Montauban, et les sœurs de Pomeyrol à quelques kilomètres de Tarascon...

Ainsi occupons-nous notre place parmi nos compatriotes, et présentés les uns et les autres par M. Maurice COLINON avec le même souci d'exactitude et la même sympathie. Entourés de tant de dévotions et de pieuses légendes, éprouverons-nous une gêne ? Aigues-Mortes n'a qu'un sous-titre : « Souvenirs catholiques et protestants », et deux mémoires s'y rencontrent, celle de saint LOUIS et celle de Marie DURAND.

Février 1970.

CONFÉRENCE INTERNATIONALE

organisée par
L'ASSOCIATION INTERNATIONALE REFORMEE.
31 juillet au 7 août 1970
Au Château de Mittersill, Autriche.

INVITATION

The International Association for Reformed Faith and Action invites you very warmly to join in its Summer conference at Mittersill, Austria.

We intend, in convening this conference, to stimulate discussion among Christians — biblically informed, historically responsible discussion on the phenomena, foundations and future of Revolution.

It is open to members and non-members alike.

THE SPIRIT OF REVOLUTION AND THE RULE OF CHRIST

We think you will agree it's a timely study. Christians everywhere are challenged by the race of events, the ceaseless demand for change; and the reaction evoked in our world society by this revolutionary stress is no less a challenge.

Do we recognise these challenges?

Are we responding in a fully Christian way?

Is it the Kingdom, the Rule of Christ, that directs our choice of position, message and action?

PROGRAMME

Recognising that the Christian man is called to renew his mind while he is engaged in daily spiritual warfare, our conference will concentrate its programme around common prayer and Bible study. The addresses will develop the conference theme in three stages.

Our introductory papers will attempt to portray the spirit of revolution at work today in two or three key areas of the world.

The second series of lectures will draw attention to those cultural fields in which the revolutionary mind is a strong competitor, namely ethics, arts and politics.

The conference's final address will focus our vision fully upon the character of the New Life in Christ.

We hope that all participants will register their arrival on the afternoon of Friday, July 31, and stay until the morning of Friday, August 7.

On the first evening of the conference, Dr. Pierre Ch. Marcel, President of the I.A.R.F.A., will open the proceedings and Pfarrer Imre Gyenge will welcome guests on behalf of the Reformed Church in Austria, of which he is the Landessuperintendent. Pfarrer Gyenge will be preacher at our Sunday morning service.

Group study and open discussions on the papers will give excellent opportunities for international contact and exchange of ideas. Afterwards will be free for your leisurely enjoyment of the Schloss and its park and surroundings. Musicians should bring instruments and music.

SPEAKERS

Dr. Klaus Bockmühl — Pastor of the Evangelical Church, writer on Christian Ethics, former student chaplain, Heidelberg, Germany.

Dr. Jan D. Dengerink — Vice-President of the I.A.R.F.A., The Netherlands.

Mr. Thomas C. McIntire — Instructor in History at Trinity Christian College,
Palos Heights, Illinois, U.S.A.

Dr. Joel Nederhood — Radio-minister of the Back-to-God-Hour, Chicago,
U.S.A.

Prof. O. Notohamidjojo — Rector of the Christian University « Satya Watjana », Salatiga, Indonesia.

Prof. Dr. Hans R. Rookmaaker — Professor of the History of Art at the
Free University of Amsterdam, The Netherlands.

Rev. George Storey — Vicar of Christ Church, Accrington, England.

SCHLOSS MITTERSILL

The International Fellowship of Evangelical Students has placed at our disposal the excellent facilities of its conference centre overlooking the Pinzgau Valley in the Austrian Alps.

Mittersill is reached in about two hours by car from Innsbruck, Salzburg or Munich. By train or car it is approached via Kitzbühel. Munich is the nearest airport.

The Schloss, with 700 years of history, offers completely modernised accommodation of several kinds and a firstclass table.

LANGUAGE

German and English are the official languages of the conference and the lecture room is equipped for simultaneous translation according to our needs.

CONFERENCE FEE per person

« Hotel » rooms, each with private bathroom :	Sch. 1600	£26	\$63
« Student » rooms :	Sch. 1025	£17	\$41
<i>This fee includes the registration fee of :</i>			
	Sch. 185	£3	\$7.50
Children sharing « Hotel » room with parents :	Sch. 600	£10	\$24
	<i>(no registration fee)</i>		

Babies (for whom cots should be brought) will be charged only for food provided.

BOOKING

We ask all who intend to come to book as early as possible and not later than June 1 st, by completing fully the Registration Form and returning it with the fee for registration to Pfarrer Karl Veghy.

The balance of the cost may be paid then or at the conference.

ADDRESSES

International Reformed Conference :

Schloss Mittersill

Land Salzburg

A-5730 Mittersill

AUSTRIA

For bookings :

Pfarrer Karl Veghy

Faistauergasse 17

5020 Salzburg

AUSTRIA

For all other communications :

Dr. David R. Hanson

27 Firs Glen Road

Bournemouth

ENGLAND

BANKING ACCOUNT

Volksbank Salzburg, Filiale Bergstrasse,

I.A.R.F.A.-Konferenz Mittersill, Konto No. 4090.

(Please quote the name and address of Pfarrer Veghy.)

BIBLIOGRAPHIE

La tragique aventure de Roux de Marcilly, par Aimé-Daniel RABINEL, Edouard Privat éditeur, 14, rue des Arts, Toulouse, 306 p. 1969.

Cette étude savante, menée avec minutie et sans rien laisser au hasard ou à l'improvisation, aurait pu être un roman de cape et d'épée, une histoire policière ou, mieux encore, une histoire d'agent secret, de réseau, de contre-réseau, d'enlèvement, d'emprisonnement et d'effroyables supplices. C'est, pourtant, une histoire vraie, et l'auteur n'a rien ménagé pour nous amener à croire à la véracité de son récit et je ne crois pas que, après avoir lu son ouvrage, qui que ce soit puisse mettre en doute cette vérité.

Toute cette histoire, fourmillante et foisonnante de personnages, tourne autour d'un certain Claude Roux, sans doute abusivement « de Marcilly », quelle que soit l'origine de ce titre. Ce Claude Roux, né à Calvisson, à cinq lieues de Nîmes, était fils d'un apothicaire, marchand de chandelles et consul protestant de la ville de Nîmes, au temps où l'Edit de Nantes maintenait une paix fragile entre protestants et catholiques, vers le milieu du XVII^e siècle.

Claude Roux commence sa vie comme soldat. Il sert en Catalogne dans la compagnie d'un M. de MARCILLY (serait-ce l'origine de son nom ou aurait-il acheté une terre de Marcilly ? La chose importe peu). Il poursuit ses campagnes dans le camp des Vaudois contre le duc de Savoie mais, temps de guerre fini, il revient à Nîmes, où son frère Jean Roux a succédé à leur père dans ses fonctions de consul. Claude Roux devient alors homme d'affaire. Il exploite un service de voitures publiques et, d'affaires en affaires, se ruine complètement. « Cette totale déconfiture » le pousse à émigrer. Le voilà dans les Pays-Bas espagnols, mais le voilà aussi devenu furieux en raison de la politique religieuse de Louis XIV, et conspirateur contre le roi qui persécute ses coreligionnaires. Le conspirateur devient agent secret. L'agent secret se promène, comme tous les agents secrets de n'importe quelle époque, entre les Pays-Bas, l'Angleterre et la Suisse. Il est l'ennemi personnel de Louis XIV. Au sein d'un comité d'une dizaine de personnes, tant catholiques que protestantes, il rêve d'une insurrection des pro-

testants du Midi qui permettrait de proclamer une république au sud de la Loire. Il rêve peut-être aussi à l'assassinat de Louis XIV, mais il est clair qu'une affaire comme celle-là était dans le secret des secrets et qu'il est bien difficile, aujourd'hui, d'en mesurer l'importance.

Toujours est-il que tout complot appelle immédiatement l'action d'un contre-espionnage et surtout l'intervention des traîtres et des délateurs. Ceux-ci ne vont pas manquer à notre histoire, tant et si bien que l'affaire se finira, après les plus extraordinaires péripéties, par l'enlèvement de Claude Roux en territoire Helvétique par un détachement d'officiers protestants attachés à Turenne, et désireux surtout de faire la preuve de leur dévouement au roi.

Ramené à la Bastille, Claude Roux essaiera de se suicider par les moyens les plus extraordinaires, puisqu'il ira jusqu'à s'émasculer, ce qui lui vaudra d'être roué en hâte, après avoir échappé à la question.

Telle est, résumée autant qu'il est possible de le faire, cette extraordinaire aventure, plus proche des imaginations d'un Alexandre DUMAS que de l'histoire telle que peuvent la révéler les archives. C'est pourtant un livre basé sur l'étude des documents et sévèrement argumentée que nous offre l'auteur. Il pourra ouvrir la porte à bien des révélations et dévoiler tout un côté de cet univers héroïque, rocambolesque et pittoresque, dans lequel ont vécu les protestants dans la deuxième partie de ce siècle qui vit la révocation de l'Edit de Nantes. Le mérite de l'auteur est d'avoir su rendre crédible (parce qu'elle est vraie) une incroyable série d'aventures matérielles et morales greffées sur la vie d'un protestant languedocien, né à Calvisson, près de Nîmes, dans les premières années du Grand Siècle.

Préface de
André Chamson
de l'Académie Française.

Martin LUTHER : *Commentaire de l'Epître aux Galates* (tome 1^{er}). Labor et Fides, 1969 ; 319 pages.

Après le succès des dix premiers tomes de la traduction française des œuvres choisies de Martin LUTHER, les éditeurs se sont sentis encouragés à

entreprendre la publication d'une nouvelle tranche de dix tomes. Elle sera consacrée à l'édition des plus importants commentaires du réformateur allemand.

Ce premier tome — qui porte le numéro XV — est consacré à la première partie du commentaire sur l'Epître aux Galates. Il s'agit d'une des plus importantes œuvres de LUTHER. Elle date de 1538, bien qu'il existât déjà un premier travail paru en 1519. Ce commentaire est en fait un cours, ce qui explique la forme prolixe du livre. L'Epître aux Galates est l'un des écrits préférés de LUTHER, et ce commentaire est un écrit de combat : ce qui apparaît comme central, c'est la mention de la foi en Christ. C'est le Christ qui est au centre de ce commentaire. On se rend compte aussi que l'important, pour LUTHER comme pour les réformateurs, ce n'est pas la discussion exégétique (il n'y en a quasiment pas, en tout cas beaucoup moins que dans le commentaire de CALVIN) : c'est le sens profond et christologique de la Parole. Ainsi pour prendre un exemple, celui du verset 11 du chapitre 1 : « *C'est pourquoi le culte suprême de Dieu et le sabbat des sabbats, c'est de s'exercer à la piété d'examiner et d'écouter la Parole* » (p. 79). L'utilité de ce commentaire est d'ordre théologique : il servira pour la préparation d'une prédication ou d'une étude biblique. Il peut servir de livre d'éducation dans la mesure où LUTHER touche à peu près tous les grands thèmes chrétiens.

Nous attendons la seconde partie de ce commentaire aux Galates et surtout nous souhaitons que les éditeurs soient suivis dans leur projet de donner au public de langue française les grands textes des Réformateurs.

Bien qu'il soit difficile de rendre le style tumultueux et vigoureux de LUTHER, la traduction se lit aisément malgré quelques lourdeurs.

MAILLOT et LELIÈVRE : *Les Psaumes*, troisième partie. Labord et Fides, 1969 ; 28 pages.

On se réjouira de voir achevé le commentaire des Psaumes des pasteurs MAILLOT et LELIÈVRE. Ce troisième et dernier tome comprend les psaumes 101 à 150. Chaque psaume comporte une traduction, des notes exégétiques et un commentaire. Nous avons dit déjà le bien que nous pensions de ce travail lors de la parution des deux premiers tomes. Il est donc inutile de nous répéter. Le lecteur ne sera pas déçu par ce troisième tome.

Dans la préface les auteurs précisent : ...*nous corrigéons beaucoup moins le texte hébreu que dans les deux to-*

mes précédents... il y a à cela deux raisons : a) les Psaumes 101 à 150 sont en général beaucoup plus faciles que ceux qui ont précédé ; b) dans notre participation à la Traduction œcuménique de la Bible nous avons appris à respecter plus encore le texte massorétique, que nous ne le faisions par le passé... c'est plus par prudence exégétique que par conversion théologique que nous en sommes arrivés là.

On trouvera à la fin du livre quelques psaumes retrouvés dans les manuscrits de la mer Morte ainsi que le psaume 151 qui ne se trouve que dans la version grecque des Septantes. Ces textes sont difficilement accessibles et les auteurs ont bien fait de les ajouter : ils forment un précieux document.

Avec ces trois livres, le public de langue française possède un excellent commentaire des Psaumes, qui n'est pas réservé aux spécialistes ou aux curieux : ils peuvent aussi, d'une façon très précise, servir à la vie spirituelle du chrétien et plus particulièrement à ce qu'on appelle le culte personnel, qui n'exclut certes pas la réflexion intellectuelle.

Robert MARTIN-ACHARD : *Actualité d'ABRAHAM*. Delachaux et Niestlé, 1969 ; 197 pages.

On pense tout connaître d'Abraham : c'est le patriarche qui est sorti d'Ur pour faire la volonté de Dieu et pour fonder un peuple nouveau. L'ouvrage de M. MARTIN-ACHARD nous montre qu'il y a beaucoup à dire sur ce personnage qui, pour beaucoup, demeure un peu mythique. Ce livre se compose de trois parties principales.

La première est consacrée aux données archéologiques ; l'auteur nous met au courant des dernières découvertes ; il nous fait prendre conscience, notamment, de l'importance des Hurrites et des textes de Nuzi pour une meilleure compréhension du milieu dans lequel vivait Abraham. Pour prendre un exemple, la société de Nuzi connaît ce qu'on appelle le *fratiarcat*, c'est-à-dire qu'elle attribue une autorité particulière au frère et par voie de conséquence à sa sœur (p. 28). La femme hurrite avait le statut d'épouse-sœur : on voit tout de suite le rapport avec les récits bibliques où Abraham fait passer sa femme pour sa sœur.

Dans la seconde partie, M. MARTIN-ACHARD étudie la tradition vétérotestamentaire sur Abraham. Il s'arrête longuement à quelques textes de la Genèse et à la façon dont Abraham est mentionné dans les autres livres de l'Ancien Testament. Il en conclut que la paternité n'est pas le trait dominant qu'on trouve dans ces écrits au sujet

d'Abraham ; ce qui est important, c'est l'espérance qui se fonde sur la promesse de Dieu. Cette espérance est un siège pour Israël mais aussi « l'humanité est invitée à participer à l'aventure du patriarche » (p. 109).

La troisième partie est sans doute celle qui suscitera le plus de curiosité car elle touche à des points avec lesquels le lecteur risque de ne pas être familiarisé : il s'agit de la place d'Abraham dans les traditions juive, néotestamentaire et coranique : en effet la personnalité d'Abraham unit les trois grandes religions monothéistes et on ne peut négliger cet aspect. Abraham reste vivant à travers l'histoire.

On se rend compte, en fermant ce livre, qu'il resterait encore beaucoup à dire sur Abraham, par exemple sur sa place dans l'histoire de la théologie ou chez les pères de l'Eglise : mais là n'était pas l'intention de l'auteur. Peut-être le seul reproche que l'on puisse lui faire s'est d'avoir surtout souligné le caractère symbolique d'Abraham aux dépens de la psychologie du personnage tel qu'il nous est dépeint dans la Bible : mais cela n'est qu'un point très secondaire. Ce livre se lit très facilement et il devrait connaître un juste succès, car l'auteur a su allier une science très documentée à une vulgarisation intelligente.

Dominique AUBIER : *De l'urgence du Sabbat*. Editions du Mont-Blanc, 1969.

Ce livre est à la suite du *Cas juif* dont nous avons rendu compte en son temps : c'est le second de la série *Plaidoyer pour une cause gagnée*. L'intention de l'auteur est de montrer que la science ésotérique juive, représentée surtout par la Cabbale, possède une meilleure façon d'appréhender le réel que la science officielle. Plus exactement il existe, dans la sagesse juive, une compréhension du monde et de l'existence qui mérite d'être connue et pourtant nous déroute.

Dans ce second livre, consacré cette fois au Sabbat tel qu'il est vécu aujourd'hui, l'auteur essaye de montrer la symbolique contenue dans cette fête juive. Mais il est fort probable que le lecteur sera encore une fois complètement dérouté par le style et le contenu de ce livre. Il se demandera ce que le cortex cérébral vient faire avec le sabbat et à quoi rime cette spéculation sur les lettres de l'alphabet hébreu. Il se sentira perdu dans le style enflammé et espagnol de l'auteur. Et comme le lecteur moderne est bien souvent un lecteur pressé et superficiel, il ne fera pas l'effort de pénétrer dans une pensée qui est éloignée de ses préoccupations.

C'est dommage : parce que, même si l'on ne partage pas toutes les conclusions de l'auteur, ce livre est un livre d'initiation ; une initiation à une pensée ésotérique juive. Plus que ses conclusions, c'est peut-être sa façon de procéder qui est la plus intéressante et qui nous montre qu'il y a d'autres façons de sentir le réel que la nôtre.

Michel LETURMY : *Le Concile de Jérusalem*. Gallimard, 1969.

Ce petit livre fera sourire les exégètes et les théologiens sérieux. L'auteur a en effet la prétention de nous raconter sous la forme d'une chronique, la vie des premiers chrétiens et plus particulièrement les personnages qui ont gravité autour de la rencontre de Jérusalem, où chrétiens de la ville sainte et chrétiens d'Antioche ont échangé, parfois vivement, leur point de vue sur l'avenir de l'Eglise.

Il est vrai que M. LETURMY s'est attaqué à quelque chose de périlleux : la reconstitution historique est dangereuse dans la mesure où il est difficile de faire la séparation entre les données historiques et l'imagination de l'auteur. L'argumentation exégétique de ce livre est sérieuse : mais même là où l'on peut se fonder sur les faits, il a bien fallu choisir entre diverses hypothèses. Par exemple l'auteur identifie Jacques d'Alphée au frère du Seigneur et l'existence de Jean autour du quatrième évangile ne fait pas de doute pour lui. Il utilise dans un livre qui est plein d'audaces, les hypothèses les plus traditionnelles.

Quant à l'imagination de l'auteur pour boucher les trous, on pourrait lui reprocher d'être trop grande et trop passionnée. Et malgré tout, je dois l'avouer, j'ai beaucoup aimé ce livre ; c'est sur le plan strictement littéraire, une réussite : c'est écrit avec flamme et vie et l'on est captivé par le récit ; même si l'on se dit que la vérité dite historique n'est peut-être pas celle de M. LETURMY, les personnages bibliques deviennent étonnamment vivants, réels ; trop usés par nos habitudes de lecture biblique, ils prennent du relief et deviennent des hommes avec leurs questions, leur esprit mesquin, leur personnalité. Peu importe à quel pape se vouer : ce qui compte c'est la Parole du maître, ce maître étonnant qui transforme la vie des hommes.

Peu importe la vérité historique dans son détail : ce qui compte c'est de rendre compte de la vérité des êtres et des situations. Au fond, il y a déjà presque 2000 ans, les évangélisateurs ne travaillaient-ils pas ainsi pour parler de Jésus ?

A.-G. MARTIN.

SOCIÉTÉ CALVINISTE

EXTRAITS DES STATUTS

1. — Principles

Article premier. — La Société calviniste, fondée à Paris, le 10 décembre 1926, a pour principes d'organisation et d'activité la doctrine exposée par CALVIN et par les confessions de foi qui s'inspirent de cet enseignement.

Article 2. — Elle a pour but : 1^o d'étudier et de propager le calvinisme, considéré comme élément de force et de progrès pour la pensée chrétienne ; 2^o de faire connaître la personne et les œuvres de CALVIN et la littérature réformée ancienne et moderne.

Article 3. — La Société calviniste s'interdit toute activité sectaire et toute œuvre de division ecclésiastique.

II. — Membres

Article 7. — La Société calviniste compte diverses sortes de membres :

a) Les *membres* (sans autre qualificatif) déclarent leur accord avec l'article premier des présents statuts. Ils possèdent la voix délibérative et le droit de vote lors des assemblées générales de la Société.

b) Les *associés* sont ceux qui désirent témoigner leur sympathie pour l'un des buts poursuivis par la Société. Ils peuvent participer aux assemblées générales avec voix consultative; ils ne possèdent pas le droit de vote.

c) Peuvent être nommés *correspondants* les collectivités (associations, bibliothèques, etc...). Les membres de ces collectivités ou leurs représentants sont invités à assister, au même titre que les associés, aux séances de la Société.

d) La Société pourra nommer *membres honoraires* les personnes qui se seront distinguées par des travaux ou des initiatives en harmonie avec l'œuvre de la Société.

Article 8. — La qualité d'*associé* ou de *membre honoraire* n'implique pas l'adhésion personnelle aux principes énoncés dans l'*article premier* des présents Statuts.

LA REVUE RÉFORMÉE

Abonnements, envois de fonds et dons

Les abonnements **de solidarité** permettent d'assurer le service de la Revue :

- a) à prix réduit, aux pasteurs (ou assimilés) et aux étudiants ;
- b) gratuitement aux bibliothèques d'hôpitaux, de sanas, de prisons, etc... ;
- c) aux bibliothèques d'étudiants et de divers Facultés, afin d'y faire connaître nos publications et en vue d'une raisonnable propagande.

Pour soutenir notre œuvre et faciliter nos publications, des **dons** peuvent être adressés soit par des coreligionnaires français qui désirent s'associer à notre travail, soit par des protestants étrangers qui, sans vouloir s'abonner à la *Revue Réformée*, sont cependant heureux de participer à notre effort.

FRANCE : *Commandes* : 10, rue de Villars, 78-Saint-Germain-en-Laye.

Abonnements, envois de fonds et dons : M. Jean MARCEL, 23, rue de Tourville, 78-Saint-Germain-en-Laye (Yvelines). C.C.P. Paris 7284.62.

Abonnement : 19 F. Abonnement de solidarité : 35 F ou plus.
Pasteurs et assimilés, étudiants : prix réduit, 12 F. 50.

ALLEMAGNE : Pastor Wilhelm LANGENOHL, 407, Rheydt, in der Aue, 11. Konto Nr. 48 54. Städt. Sparkasse, Rheydt. Postcheckamt : Köln 7275.

Abonnement D.M. 16 : Etudiants : D.M. 11.

BELGIQUE : M. le pasteur Paulo MENDES, rue Daussoigne Méhul, 4000. Liège. Compte courant postal 3776.05.

Abonnement : 160 francs belges, Abonnement de solidarité : 300 francs belges ou plus.
Pasteurs et étudiants : 110 francs belges.

ETATS-UNIS. CANADA : STECHERT-HAFNER Inc., 31 East 10th Street, New-York 3, N.Y. (U.S.A.).

Abonnement : \$ 4, — Abonnement de solidarité : \$ 8 ou plus.

GRANDE-BRETAGNE : Dr David HANSON, 44, Arden Road, Finchley, London, N. 3.
Abonnement : £ 1,6, Student sub. £ 1.

ITALIE : Libreria di Cultura Religiosa, Piazza Cavour 32, Roma, C.C. Postale 1/26922.

Abonnement : lires 1.500.
Pasteurs et assimilés, étudiants : lire : 1.000.

PAYS-BAS : Mme F.J.A. de Roo-PANCHAUD, 128, Cort Van der Lindenstraat. «*Loide Vue*», Hoogezand (Groningue). Giro : 1.3765.60.

Abonnement : Fl. 14. Abonnement de solidarité : Fl 30 ou plus.
Etudiants : prix réduit : Fl. 10.

PORTRUGAL : Rui Antonio RODRIGUES, Avenida Dr Augusto da Silva Martins 17. Rossio ao sul do Tejo.

Abonnement : 60 \$ 00.
Pasteurs et assimilés, étudiants : 43 \$ 50.

SUISSE : M. R. BURNIER, Beauséjour, 16. 1003, Lausanne. Compte postal : 10.6345.

Abonnement : 16 francs suisses. Abonnement de solidarité : 30 francs suisses ou plus.
Pasteurs et assimilés, étudiants : prix réduit : 11 francs suisses.

AUTRES PAYS : 22 F.

PUBLICATIONS DISPONIBLES

1^o Au siège de *La Revue Réformée*, 10, rue de Villars, 78-Saint-Germain-en-Laye, (France). C.C.P. Pierre MARCEL, 3456.23, Paris. 15 % de réduction, franco, pour commandes adressées au siège de la Revue

	F
<i>Ta Parole est la Vérité. Conférences du Congrès de Théologie Evangélique de Paris 1968</i>	12,—
Rudolf GROB, <i>Introduction à l'Evangile selon saint Marc</i> , Présentation de J.G.H Hoffmann	6,—
Birger GERHARDSSON, <i>Mémoire et Manuscrits dans le Judaïsme rabbinique et le christianisme primitif</i>	4,50
<i>Canons du Synode de Dordrecht (1618-1619)</i>	4,50
Jean de SISMONDI (1773-1842). Précurseur de l'Economie Sociale	6,—
Jean CALVIN, <i>Sermots sur la mort et passion du Christ (Esaïe LIII)</i>	5,—
<i>La Nativité :</i>	
1. L'Annonce faite à Marie et à Joseph	4,—
2. Le Cantique de Marie	4,—
3. Le Cantique de Zacharie	4,—
4. La Naissance du Sauveur	4,—
<i>Les quatre fascicules ensemble</i>	12,—
G. C. BERKOUWER, <i>Incertitude moderne et Foi chrétienne</i>	4,50
Théodore DE BÈZE, <i>La Confession de Foi du Chrétien</i> , Texte modernisé, Introduction, préface et notes de Michel Réveillaud	12,—
Herman DOOYEWERD, <i>La nouvelle tâche d'une philosophie chrétienne</i> ..	6,—
John MURRAY, <i>Le Divorce</i>	6,—
Arthur PFENNINGER, <i>Pour l'Honneur de Dieu</i> (Le drame de la vie de Calvin), Pièce en trois actes, adaptation française d'Edmond Duméril ..	4,50
Auguste LECERF :	
<i>* La Prière</i>	5,—
<i>Des moyens de la Grâce</i>	6,50
<i>Le Pêché et la Grâce</i>	5,—
Pierre MARCEL :	
<i>La Confirmation doit-elle subsister ? Théologie Réformée de la confirmation</i>	9,—
<i>Le Baptême, Sacrement de l'Alliance de Grâce</i>	12,—
<i>L'Actualité de la Prédication</i>	6,—
<i>Christ expliquant les Ecritures</i>	3,—
<i>L'Humilité d'après Calvin</i>	3,—
 2 ^o A la Librairie Protestante, 140, Bd Saint-Germain, Paris, 6 ^e (Tarif Librairie)	
Pierre MARCEL :	
<i>A l'Ecole de Dieu</i> , Catéchisme réformé	10,50
<i>A l'Ecoute de Dieu</i> , Manuel de direction spirituelle	8,—
<i>Catholicisme et Protestantisme</i> , Lettre pastorale du Synode général de l'Eglise réformée des Pays-Bas sur l'Eglise catholique-romaine. 4 ^e éd., « Les Bergers et les Mages »	7.—
<i>La Confession de Foi des Eglises réformées en France</i> , ou Confession de La Rochelle. Format de poche, « Les Bergers et les Mages »	3,20
Jean CALVIN :	
<i>La vraie façon de réformer l'Eglise</i>	10,—
<i>Petit Traité de la Sainte Cène</i> , Adaptation en français moderne, « Les Bergers et les Mages »	4,20
<i>Institution de la Religion Chrétienne</i> , 4 volumes, « Labor et Fides », brochés	144,—
<i>Commentaire sur le livre de la Genèse</i> , « Labor et Fides »	80,—
<i>Commentaire sur l'Evangile de Jean</i> , « Labor et Fides »	84,—
<i>Commentaire sur l'Epître aux Romains</i> , « Labor et Fides »	43,—
<i>Commentaires sur les Epîtres aux Galates, Ephésiens, Philippiens, Colossiens</i> , « Labor et Fides »	49,—
Jean CADIER, <i>Calvin</i> , P.U.F.	10,—
Jean CADIER, <i>Calvin, collection philosophes</i> , P.U.F.	7,—